U d'/of OTTAWA
39003003496543

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/llvation00bern

Universitas
BIBLIOTHECA

L'ÉLÉVATION

Copyright by Henry Bernstein 1917.

HENRY BERNSTEIN

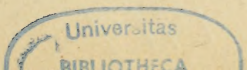
L'ÉLÉVATION

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois le 8 Juin 1917
sur la scène de la Comédie-Française.

PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, Rue du Saint-Gothard.

*Tous droits de reproduction,
de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution
réservés pour tous pays.*



Il a été tiré à part :

QUARANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE.

PQ
2603
.E65E4
1917

A mes Camarades

d'Armentières et d'Ypres, de Topcin et de Sorovicevo.

L'ÉLÉVATION

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois le 8 Juin 1917 sur la scène de la Comédie-Française.

PERSONNAGES

	MM.
Le Professeur ANDRÉ CORDELIER, 50 ans	De Féraudy.
Le Professeur COURTIN, 52 ans	Paul Mounet.
LOUIS DE GENOIS, 33 ans	George Grand.
JULES, 38 ans	Denis d'Inès.
JACQUES COURTIN, 19 ans	René Rocher.
Un Infirmier militaire	Chaize.

	Mmes
MADAME CORDELIER, 72 ans	Pierson.
ÉDITH CORDELIER, 27 ans	Piérat.
GERMAINE LEDRU, 27 ans	Maille.
SABINE BOUTARD, 26 ans	Berthe Bovy.
MADAME GILQUIN, 45 ans	Suzanne Devoyod.
ODETTE HAMON, 29 ans	Jane Faber.
BLANCHE, 32 ans	Andrée de Chauveron
MADAME DE SAUVAIGE, 35 ans	Émilienne Dux.

ACTE PREMIER

L'ÉLÉVATION

ACTE PREMIER

Chez les Cordelier. Un salon arrangé joliment, qui est surtout le boudoir d'Édith. A droite et au premier plan, une porte qui donne sur la chambre d'Édith. A droite et plus au fond, la porte de l'antichambre. Entre les deux portes, la cheminée et la glace. Au fond, deux fenêtres. A gauche, la porte du cabinet de travail d'André Cordelier. Devant la cheminée, un guéridon et des sièges. Entre les deux fenêtres, une chaise longue et un paravent. A gauche, la table-bureau d'Édith, placée de telle sorte que lorsqu'on y est assis, on tourne le dos à la fenêtre. Un téléphone est placé sur cette table, devant laquelle se trouve un petit canapé à dossier très bas

SCÈNE PREMIÈRE

ÉDITH CORDELIER.

(Elle porte une robe d'intérieur élégante. Elle a un air d'extrême jeunesse et une voix très douce et comme effarouchée. Elle est engagée dans une conversation téléphonique. Son attention est extrême; cela se marque dans son accent, dans son maintien.)

Oui... *(Une pause. C'est, à l'autre bout du fil, l'interlocuteur qui parle.)* Vous croyez?... *(Pause.)* Ah! oui,

l'Autriche... *(Pause.)* Mais l'Allemagne... *(Pause.)* Oui... Évidemment! *(Pause.)* Oui, oui! *(Pause.)* Oui, à Londres... *(Pause.)* Oui, ce serait beau!... C'est presque trop beau! *(Pause.)* Oui, on n'ose plus croire que... *(Pause.)* Oh! je sais... Je le sais bien! Vous me donnez un grand espoir. *(Pause.)* J'en suis bien heureuse. *(Pause.)* Vous avez été tout à fait aimable!... Oh! si, j'en suis tellement touchée. *(Pause.)* Si, très touchée! Je vous remercie beaucoup. Je vous dis très mal combien je vous suis... *(Pause.)* Oh! non... *(Pause.)* Non, personne! Seulement ce serait une telle catastrophe... *(Pause.)* Non, pas d'amis très intimes... Non, je ne vois personne autour de nous. Mon inquiétude vient uniquement de... Enfin, ce serait une telle catastrophe, quelque chose de si terrible... *(Pause.)* Oui... Oui, espérons. *(Pause.)* Oui... certainement, à bientôt! Et je vous remercie encore. *(Pause.)* Au revoir, monsieur.

SCÈNE II

ÉDITH, JULES.

JULES.

Madame Ledru est au grand salon.

ÉDITH.

Mais, Jules, faites entrer madame Ledru !

JULES.

Je croyais que madame était dans sa chambre !

(Il a gagné la porte.)

ÉDITH.

Jules, vous savez que les choses ont l'air de s'arranger. La guerre sera peut-être évitée. Peut-être !

JULES

Madame croit?... Ce n'est pas ce que les gens racontent! Il paraîtrait que du côté de l'Alsace, on se tape déjà dessus.

ÉDITH.

Ce sont des histoires, Jules. Il y a des raisons d'espérer

JULES.

Tant mieux, madame! Je vais le dire à Blanche; c'est elle qui sera contente!

(Il sort, puis reparaît pour introduire Germaine Sedru.)

SCÈNE III

ÉDITH, GERMAINE LEDRU.

(C'est une jeune femme jolie, qui s'habille gentiment et modestement.)

GERMAINE.

Bonjour ma chérie.

ÉDITH.

Bonjour ma chère petite Germaine, je suis ravie de te voir!

GERMAINE.

Je ne comptais pas venir à Paris aujourd'hui... Mais, en déjeunant, François m'a donné un tas de courses. Alors j'ai couru jusqu'ici pour t'embrasser. *(Anxieuse, timide :)* Tu ne sais rien? Tu n'as pas de nouvelles?...

ÉDITH.

Si, justement!... Il paraît que la situation s'améliore.

GERMAINE.

C'est vrai?

ÉDITH

Oui, assez sensiblement

GERMAINE.

Ah?

ÉDITH.

Enfin, c'est monsieur Lamothe... le sénateur, tu sais... qui vient de me le téléphoner. Il y aurait une détente... Peut-être la conférence de Londres se tiendra-t-elle malgré tout. Voilà du moins ce que monsieur Lamothe m'a expliqué.

GERMAINE.

S'il pouvait dire vrai!

ÉDITH.

Moi, j'ai de l'espoir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME CORDELIER.

(Elle est introduite par Jules. C'est une vieille dame. Elle porte une capote garnie de pensées et une robe noire en lainage.)

ÉDITH.

Bonjour, ma mère.

MADAME CORDELIER

Bonjour Édith. Bonjour Germaine!

GERMAINE

Bonjour madame.

MADAME CORDELIER.

Comment allez-vous?

GERMAINE.

Mais... bien

MADAME CORDELIER.

Et le capitaine Ledru?

GERMAINE.

Très bien, madame. Il ne peut pas quitter Versailles. Les troupes sont consignées.

MADAME CORDELIER.

Mon enfant, vous traversez des jours difficiles...

GERMAINE, *simplement.*

Je suis assez tourmentée. Mais Édith vient de me réconforter un peu.

ÉDITH.

Monsieur Lamothe m'a téléphoné... Oui, à l'instant! Il croit à une détente.

MADAME CORDELIER, *surprise.*

Monsieur Lamothe t'a...

ÉDITH.

Oui, je l'avais rencontré à dîner, avant-hier...

Vous savez, chez le professeur Aimart ! Très gentiment, il m'a offert de me tenir au courant.

MADAME CORDELIER. *à Germaine, en souriant.*

Je ne reconnais plus Édith !

ÉDITH.

Pourquoi ?

MADAME CORDELIER.

En général, à la seule pensée de la plus légère démarche, tu as une figure effarée, des yeux qui demandent grâce...

ÉDITH

Mais ma mère, monsieur Lamothe...

MADAME CORDELIER.

Et depuis quelques jours, tu t'informes, on te téléphone...

ÉDITH.

En effet, je suis angoissée... André et moi nous sommes pleins d'angoisse.

MADAME CORDELIER.

Mon fils, lui, regarderait cette guerre comme l'écroulement de tous les espoirs et de toutes les croyances de sa vie.

ÉDITH.

Mais oui!...

MADAME CORDELIER.

Pourtant il ne s'agite pas dans le vide!... Excuse-moi, ma chère Édith, mais je ne puis m'empêcher de penser à tant de femmes qui sont à cette heure menacées dans leurs affections les plus chères. Leur anxiété me paraît autrement pitoyable que la tienne ou que la mienne!

ÉDITH.

Ma mère, moi aussi je pense à celles qui souffrent! Je vous l'assure.

(Elle a pris la main de Germaine.)

GERMAINE

Édith est l'amie la plus tendre...

MADAME CORDELIER.

Je n'en ai jamais douté. Mais je suis une très vieille femme, et sur certaines questions j'ai des idées qui ne changeront plus. En présence d'événements comme ceux-ci, je dis que le premier devoir consiste à se dominer, à se recueillir, à...

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUIS DE GENOIS, *introduit par Jules.*

LOUIS.

Bonjour madame.

ÉDITH, *qui s'est levée et qui a fait un pas au-devant de lui.*

Bonjour monsieur. *(Louis baise la main d'Édith, et s'incline vers les deux autres dames. Édith dit sans assurance :)* Ma mère, je vous présente monsieur de Genois... Mon amie, madame Ledru.

LOUIS.

Est-ce moi, mesdames, qui vous apporte la grande nouvelle ou la connaissez-vous déjà ?

(Germaine et Édith ensemble :)

ÉDITH.

Non ! Quoi ?

GERMAINE.

Qu'est-ce que...

LOUIS.

L'ordre de Mobilisation générale.

ÉDITH.

Il est donné ?

LOUIS.

Il est affiché dans tous les bureaux de poste.

LES TROIS FEMMES, *à voix très contenues, sur des tons différents.*

Ah !...

ÉDITH.

Mais, en êtes-vous certain ? On me disait que...

LOUIS.

Je viens de le lire de mes propres yeux.

ÉDITH, *presque imperceptiblement.*

Ah !...

MADAME CORDELIER.

La France est victime d'une agression monstrueuse.

GERMAINE, *la gorge serrée.*

Au revoir, Édith. Il faut que je finisse mes courses et que je rentre à Versailles par le premier train.

ÉDITH, *les larmes aux yeux.*

Ma petite Germaine...

MADAME CORDELIER.

Édith, Édith, il ne faut pas enlever à notre amie son beau courage. Au revoir, ma bien chère Germaine. Dites au capitaine Ledru que nos pensées le suivront et que notre affection saura vous entourer.

GERMAINE.

Je vous remercie, madame.

MADAME CORDELIER, *à Louis.*

Notre amie madame Ledru est la femme d'un jeune et très brillant officier...

LOUIS.

Madame, je compatis à vos inquiétudes...

GERMAINE.

Mais, monsieur, ce sont les inquiétudes, aujourd'hui, de la plupart des Françaises. Et j'ai sur beaucoup de femmes un avantage. Mon mari a toujours cru à la guerre. L'événement nous trouvera prêts l'un et l'autre.

MADAME CORDELIER.

Voilà une réponse d'une dignité admirable !

LOUIS.

Admirable, en effet.

GERMAINE.

Mais pas du tout ! Au revoir, monsieur.

LOUIS

Au revoir, madame. Acceptez mes vœux les plus sincères.

(Il lui baise la main.)

GERMAINE

Merci.

ÉDITH, *à Germaine*

Je voudrais lui dire au revoir ! Comment faire ?

GERMAINE.

Je ne sais pas trop! Le régiment peut partir demain.

ÉDITH.

Je te téléphonerai après le dîner...

(Édith et Germaine sont sorties ensemble.)

SCÈNE VI

MADAME CORDELIER, LOUIS, *puis* ÉDITH.

MADAME CORDELIER.

Cette petite madame Ledru est une jeune mariée et une jeune maman. Elle était pafaitement heureuse. Hélas, hélas, que de rançons! Que de rançons vont se payer!

LOUIS.

Oui, le pauvre bonheur des hommes...

MADAME CORDELIER.

Ma belle-fille et moi, nous comptons parmi les grandes privilégiées. *(Un temps.)* Mon fils approche de la cinquantaine...

LOUIS.

Mais j'espère que le Professeur Cordelier, un savant illustre, le chirurgien français le plus éminent de l'heure, dirigera un de nos grands services médicaux!

MADAME CORDELIER.

Il s'est préoccupé de cette question. Oui, on lui confiera sans doute un des services les plus importants.

LOUIS.

Tout le monde s'en réjouira. Avec votre protection, madame, et celle de madame Cordelier, pourrai-je voir le Professeur, une seconde, entre deux consultations?

MADAME CORDELIER.

Mais mon fils n'est pas à la maison! Il a renvoyé sa consultation à un autre jour.

LOUIS.

Ah!... diable...

MADAME CORDELIER.

Ma belle-fille pourra peut-être vous indiquer où le joindre. *(Une pause.)* Savez-vous, monsieur, que votre nom m'est familier?

LOUIS.

En vérité, madame?

MADAME CORDELIER.

Jadis, j'ai lu vos livres.

LOUIS.

Mes livres!

MADAME CORDELIER.

Avec beaucoup de plaisir. N'êtes-vous pas l'auteur d'un volume de vers et aussi d'un volume d'impressions d'Indo-Chine qui a pour titre... attendez!... *Les Couleurs de la Colonie*?

(Édith est rentrée. Silencieuse et flottante, elle vient prendre place entre les deux autres.)

LOUIS.

J'avoue! J'ai commis ces deux mauvais petits bouquins...

MADAME CORDELIER.

Ils ne sont pas mauvais !

LOUIS.

Il y a huit ans, après un séjour à Saïgon de trois années. En ce temps-là, je me croyais un poète... Loti ! C'est bien fini ! Mais, madame, de grâce, expliquez-moi par quel hasard prodigieux vous...

MADAME CORDELIER.

Vos œuvres m'ont été prêtées autrefois par une de mes élèves, une jeune saïgonnaise précisément. Je me suis vouée depuis bientôt quarante ans à l'instruction et à l'éducation des jeunes filles.

LOUIS.

C'est vrai, madame, vous dirigez, je crois, un... une grande institution...

MADAME CORDELIER.

L'Institution d'Auteuil, oui, monsieur. J'ai gardé la haute main sur cette maison que j'ai fondée. Je lui consacre le reste de mes forces. *(Un silence.)* Il faut d'ailleurs que j'y retourne !

(Elle a consulté l'heure.) Oh ! oui, j'ai d'importants rendez-vous, et tout un petit monde m'attend là-bas, qui doit être bien, bien ému ! *(Un silence. A Édith :)* Monsieur de Genois voulait voir le docteur...

ÉDITH.

Mais... mon mari n'est pas là !

LOUIS.

C'est ce que me disait...

ÉDITH.

Il est allé au Service de Santé Militaire.

LOUIS.

Ah ! ah !

ÉDITH, *qui se tourne vers madame Cordelier.*

Il doit rentrer à cinq heures !

LOUIS.

A cinq heures ? Oserais-je vous demander alors la permission de l'attendre ?

ÉDITH, *d'un ton réservé.*

Certainement, monsieur.

LOUIS, *gaiement.*

Le Professeur m'a promis de m'indiquer une drogue qui peut remplacer, en campagne, le vin, la viande... le sommeil, et... je ne sais plus... le café, je crois. C'est précieux. Et comme je dois quitter Paris ce soir même...

ÉDITH, *à demi-voix.*

Ce soir...

MADAME CORDELIER.

Vous êtes mobilisé le premier jour, monsieur ?

LOUIS.

Oui, madame, je rejoins demain. Et il faut, cette nuit, que je coure à Compiègne, prendre cantine, harnachements, uniformes qui sont assez sottement restés à la campagne.

MADAME CORDELIER.

Vous êtes officier ?

LOUIS, *avec entrain, toujours.*

Officier de réserve ! Oui, madame, je suis lieutenant.

MADAME CORDELIER.

Dans quelle arme ?

LOUIS.

La cavalerie. 17me hussards... Verdun.

MADAME CORDELIER.

La cavalerie... Verdun. Voilà bien des émotions en perspective !

LOUIS

Cela m'amuse beaucoup.

MADAME CORDELIER.

Cela vous amuse ?

LOUIS.

Je suis très content de faire la guerre. C'est une chose dont j'avais envie depuis longtemps ! Je suis fils et petit-fils et neveu de soldats. Et puis, la guerre, je crois que je ne suis rigoureu-

sement bon qu'à cela. C'est très sérieux, madame !

MADAME CORDELIER.

En tout cas, il convient d'admirer votre bonne humeur et votre sang-froid. Mais si ! *(Un silence.)* Il faut absolument que je m'en aille ! C'est ennuyeux qu'André ne rentre pas !... J'avais aussi un mot à lui dire... *(Un silence. Se décidant :)* Non, je ne peux plus attendre. *(Tout le monde se lève.)* Au revoir, monsieur. Je vous souhaite tout ce que l'on peut souhaiter à un soldat...

LOUIS, *baisant la main de madame Cordelier.*

Je vous suis très reconnaissant, madame.

MADAME CORDELIER, *qui se dirige vers la porte, suivie d'Édith.*

Alors, je viens dîner demain dimanche, comme à l'ordinaire. Tu diras à André combien, un jour comme celui-ci, j'aurais...

(Elles sortent ensemble. Au bout de quelques secondes Édith reparaît.)

SCÈNE VII

ÉDITH, LOUIS, *un moment* JULES.

LOUIS, *dès qu'elle a reparu.*

Elle est parfaite votre belle-mère! Cultivée... Elle a lu mes livres!... Et puis, elle sait s'en aller. Elle ne s'en va pas volontiers, mais enfin...

ÉDITH, *qui s'est rapprochée de Louis, prononce à voix basse, ardente.*

Louis... dites!

LOUIS, *insouciant.*

Hein! mon pauvre amour, quelle aventure!

(Elle se sépare brusquement de lui. La porte s'est ouverte et Jules a paru.)

JULES, *impressionné.*

Madame sait que la mobilisation est affichée ?

ÉDITH.

Oui... Oui, Jules.

JULES.

Alors, ce coup-ci, ça y est ?

LOUIS.

Oui, mon ami, je crois que cette fois...

JULES.

Ah ! ben...

ÉDITH.

On a sonné !

(Jules sort.)

LOUIS.

Il doit être territorial, ce bon...

ÉDITH, *contre la porte.*

Chut ! C'est peut-être mon mari ! Si c'est lui, à quelle heure nous verrons-nous ?

LOUIS.

C'est que précisément... j'étais venu...

ÉDITH.

Chut! *(Elle a entre-bâillé imperceptiblement la porte. Elle écoute.)* Non, ce n'est pas lui, ce n'est rien.

(Elle est revenue auprès de Louis. Elle est sans forces.)

LOUIS.

Ma chérie, vous êtes toute...

ÉDITH, *bas, toujours, et fervemment.*

Louis, dites?

LOUIS.

Quoi, mon amour?

ÉDITH.

Louis, vous ne partez pas cette nuit?

LOUIS.

Il ne faut pas trembler comme cela!

ÉDITH.

Vous ne partez pas cette nuit?

LOUIS, *doucement.*

Mais si! Je vous ai expliqué...

ÉDITH.

Pas pour Verdun?

LOUIS.

Si, forcément!

ÉDITH, *avec douleur.*

Oh!... Pour Verdun!... Vous m'aviez dit que vous iriez à l'état-major du général de Genois!

LOUIS.

Je vous ai dit que mon oncle m'offrait une place à son état-major...

ÉDITH, *pressante.*

Eh bien?

LOUIS.

Je ne peux pas l'accepter.

ÉDITH.

Pourquoi ?

LOUIS.

Ma petite fille, pour mille raisons ! Tous les camarades du 17me m'attendent. A la fin de chaque période on s'est donné rendez-vous pour le grand jour...

ÉDITH.

Qu'est-ce que cela fait !

LOUIS.

Que penserait-on de moi si j'allais...

ÉDITH.

C'est très bien d'être dans un état-major...

LOUIS.

Oui...

ÉDITH.

Très honorable, très brave!...

LOUIS.

Entendu. Mais j'aime et je connais mon métier d'officier de cavalerie, et celui d'officier d'état-major je l'ignore absolument.

ÉDITH.

Vous l'apprendrez très vite!

LOUIS.

C'est une erreur.

ÉDITH.

En quelques jours, en quelques semaines!

LOUIS.

Jamais de la vie!

ÉDITH.

Mais oui! Il y a un tas d'officiers dans cette situation.

LOUIS.

Mais quelle idée! Qui vous a...

ÉDITH.

Si! Je le sais, je le sais!

LOUIS, *étonné, et qui sourit.*

Vous le savez! Et comment le savez-vous, je vous prie?

ÉDITH, *de sa faible voix.*

Je l'ai demandé!

LOUIS.

Demandé...

ÉDITH.

Oui, et à des personnes qui ne peuvent pas se tromper! Au colonel Issart, à monsieur Destirac...

LOUIS, *stupéfait.*

Quoi?

ÉDITH.

Et à d'autres! Louis, je vous affirme que l'on cherche des officiers distingués, intelligents pour les états-majors. Votre place est là.

LOUIS.

Édith, c'est sérieux?... Vous avez demandé ces renseignements, ces précisions?

ÉDITH, *qui se méprend.*

Je vous le jure.

LOUIS, *l'attirant.*

De votre voix qui a peur d'elle-même, de votre voix de Mélisande, vous les avez demandés à de vieux birbes décorés?... Vous avez eu cette audace, vous?

ÉDITH, *bas.*

Louis...

LOUIS, *qui la tient contre lui.*

Mais... mais!... Ma silencieuse!... Ma silencieuse Édith... voici donc un miracle?

ÉDITH, *levant vers lui son regard.*

Si tu meurs, je meurs.

LOUIS.

Quelle histoire! Je n'ai aucune intention de mourir!... Ne tremblez pas ainsi!... Ma jolie, vous vous suggestionnez!... Écoutez : la Mobilisation n'entraîne pas la Guerre, et puis...

ÉDITH.

Louis, si tu meurs, je meurs.

LOUIS, *s'efforçant de sourire.*

Encore!

ÉDITH.

Oui, encore! C'est la vérité, tu sais. S'il faut que je te perde, je me tuerai. Tu peux me croire! Tu ne me crois pas, Louis?

LOUIS, *lui caressant les cheveux.*

Je crois que vous êtes, mon pauvre petit, troublée, si troublée, par ce grand bruit d'armes

ÉDITH, *très bas.*

Tu es la seule chose de ma vie!

LOUIS.

Est-il possible... mon enfant, est-il possible que cet... que notre furtif amour vous possède au point qu'une séparation...

ÉDITH.

Je ne sais pas! Tu es la seule chose de ma vie. Je n'ai que toi, Louis!

LOUIS.

Pour ces heures rapides, pressées, pour ces quelques rendez-vous, le plus souvent remis? J'étais si occupé...

ÉDITH.

Je n'ai que toi. Rien d'autre que toi. Tu es toute ma vie... même ma vie d'autrefois. Je t'ai toujours attendu. Maintenant, si je te perdais, je ne pourrais plus vivre. C'est vrai.

LOUIS, *réfléchi.*

Petite, je ne vaux pas cela.

ÉDITH, *sans le regarder et dans un murmure.*

Mon chéri...

LOUIS.

Non, non! Je te parle en toute sincérité. Je ne vaux pas que l'on m'aime avec cet abandon et avec cette passion! Tu peux m'en croire.

ÉDITH, *les yeux clos, fervente, et qui, de sa petite main, serre le poignet de Louis.*

Mon chéri.

LOUIS, *attendri.*

Petite!

(Il l'attire. Un baiser.)

ÉDITH, *avec un timide sourire.*

Louis, tu vas accepter l'offre de ton oncle? *(Et comme il hoche la tête.)* Ta place est auprès de lui! Tout le monde t'approuvera. Tout le monde, tu entends!

LOUIS.

Édith, ma place est à mon régiment, parmi mes camarades du 17me.

ÉDITH.

Oh !

LOUIS, *gentiment.*

Ma petite beauté, ne vous désolez pas de la sorte ! Je vais d'abord mener la vie de garnison. Peut-être, pendant des mois !... Et qui sait si... *(Édith a cru entendre que l'on venait. Elle a un sursaut ; elle s'est arrachée à Louis.)* Quoi ?... *(Il écoute.)* Mais non !

ÉDITH.

Louis, allez-vous en ! Ici, j'ai trop peur ! C'est horrible.

LOUIS.

Mais...

ÉDITH.

Mon mari peut rentrer d'une minute à l'autre. Allez tout droit chez vous. Coûte que coûte, je vous rejoindrai dans un quart d'heure !

LOUIS.

Mais ce n'est pas possible... Je n'ai plus le temps. Je prends le train pour Compiègne, à cinq heures quarante.. l'express.

ÉDITH.

Alors ?...

LOUIS.

Il faut, de toute nécessité, que je rapporte mes affaires ce soir.

ÉDITH.

Alors... quand te verrai-je ?

LOUIS.

Mais, ma petite fille, je rentre à Paris par un train de nuit, et demain, à la première heure, en route pour mon dépôt

ÉDITH.

Alors... c'est fini ?... Je ne te verrai plus ?...

LOUIS, *riant.*

Mais si, tu me verras encore, et souvent !

ÉDITH.

Louis...

LOUIS.

Nous nous verrons bien plus tôt que tu ne le penses. Je le parierais ! Tiens ! je parie qu'avant...

ÉDITH, *grave, pressante.*

Louis, ne me fais pas cela !

LOUIS.

Mais, ma pauvre chérie, est-ce ma faute ?

ÉDITH.

Non, non, pas cela !

LOUIS.

Ce n'est pas ma faute ! J'obéis !

ÉDITH.

Louis, tu iras à Compiègne en automobile ! Tu partiras un peu plus tard !...

LOUIS.

Ah ! non.

ÉDITH.

Si, un peu plus tard ! Une heure plus tard ! C'est si facile ! Donne-moi une heure... rien qu'une heure !

LOUIS.

Je ne le peux pas ! J'ai tout mon équipement à emballer. La chose est trop sérieuse ! De grâce, Édith, n'insistez plus !

ÉDITH, *qui s'est raidie.*

Bien, Louis.

(Silence.)

LOUIS.

Vous sentez bien que si je n'étais impérieusement tenu...

(Silence.)

ÉDITH.

Oui... Ne soyez pas fâché. Je m'attendais si peu... Je n'ai jamais pensé que nous nous quitterions ainsi.

LOUIS.

Chérie, je vous répète que...

ÉDITH.

Si j'avais pu supposer... Vous allez partir, et je ne vous ai rien dit, rien, rien...

LOUIS.

S'il s'agit de cette histoire d'état-major, croyez, chère Édith, qu'aucun argument au monde...

ÉDITH, *se dominant, encore.*

Et vous non plus, Louis, vous ne m'avez rien expliqué... Je ne sais rien, rien du tout.

LOUIS.

Je vous écrirai dès demain, et très souvent, et vous verrez qu'avant un mois, une occasion de...

ÉDITH.

Alors c'est vrai ?... dans huit, dans dix minutes, je serai ici... seule ici... vous serez parti... ce sera fini...

LOUIS.

Petite Édith, je vous en prie...

ÉDITH, *dans le débordement du désespoir.*

Louis non, non, non, non, non !... Tu ne me feras pas cela !... Tu me donneras une heure avant de partir !... Mon petit Louis, mon petit chéri, tu ne peux pas me faire cela à moi... à moi qui t'aime... t'aime tellement...

(Elle est accrochée à lui.)

LOUIS.

Mais, s'il existait un moyen...

ÉDITH.

Tu n'as qu'à vouloir... Tu le sais bien que tu n'as qu'à vouloir, pour me donner une heure !...

Une heure chez toi... Aie pitié de moi... Mon amant bien aimé, mon amant...

(Le tenant toujours, elle tombe à genoux.)

LOUIS.

Édith, non... Relevez-vous !

ÉDITH.

Ne me quitte pas ici... dans cette maison ! C'est comme si nous mourrions tous les deux !

LOUIS.

On peut entrer ! Je vous adjure de...

ÉDITH.

Ce n'est pas beaucoup, une heure... Tiens, une demi-heure... une demi-heure, avant que tu partes... pour Verdun... une demi-heure, chez toi...

LOUIS.

On a sonné ! Je vous jure sur ma tête qu'on a sonné... Levez-vous ! Je vous ordonne de vous lever !

ÉDITH, *qui s'est remise debout.*

Louis... tu veux? tu veux bien?... une demi-heure...

LOUIS, *qui s'est approché de la porte de l'antichambre.*

C'est votre mari! On parle dans l'antichambre... *(Une pause.)* Oui, c'est votre mari! Vos cheveux!... *(Titubante, elle se dirige vers la glace.)* Là, cette mèche! Et là... C'est abominable... *(Il s'est éloigné d'elle, il est allé vers l'autre bout de la pièce.)* Essuyez vos yeux, Édith!... On voit que vous avez pleuré... Prenez garde! *(Sous les mains tremblantes d'Édith, toute sa coiffure se dénoue et ses cheveux coulent sur ses épaules.)* Oh!...

(Édith gagne la porte de sa chambre et disparaît. Louis reste seul, l'espace de trois ou quatre secondes.)

SCÈNE VIII

LOUIS, Le Professeur ANDRÉ CORDELIER,
Le Professeur COURTIN,
Jacques COURTIN, *puis* ÉDITH.

(La porte de l'antichambre s'ouvre. Entre le Professeur Courtin. On entend la voix d'André Cordelier :

En avant, jeune soldat ! Veux-tu bien passer !

(Entrent Jacques Courtin, puis André.)

ANDRÉ.

Ah ! monsieur de Genois...

LOUIS.

Bonjour mon cher Professeur... J'étais venu vous faire mes adieux... à madame Cordelier et à vous...

ANDRÉ

Ma femme n'est pas sortie !

LOUIS.

Non, non, non, j'ai vu madame Cordelier ! Elle vient de passer dans sa chambre... enfin, elle est allée par là.

ANDRÉ

Ah ! bon.

LOUIS.

Elle voulait prendre je ne sais quoi...

ANDRÉ.

Vous ne vous connaissez pas ? *(Présentant.)* Monsieur de Genois, le Professeur Courtin.

LOUIS.

Je suis très heureux, monsieur.

(Poignée de main.)

ANDRÉ.

Monsieur Jacques Courtin, dix-neuf ans, qui part demain matin pour Toul, où il va s'engager au 147me de ligne.

LOUIS.

Pour Toul ? Nous pourrions faire partie de la route ensemble.

ANDRÉ.

C'est vrai ! Vous allez à Verdun.

JACQUES.

A quel régiment appartenez-vous, monsieur ?

LOUIS.

Je suis lieutenant au 17me hussards.

JACQUES.

Lieutenant de hussards, c'est rudement chic ! Mon frère fait sa troisième année au 147. Il est sergent et, comme il a des notes épatantes, le colonel lui a promis, si la guerre éclatait, de le nommer sous-lieutenant dans la quinzaine. Alors moi, je servirai dans sa section.

LOUIS.

Très bien !

ANDRÉ.

Je vais appeler Édith. *(Édith paraît.)* Ah ! *(A sa*

femme.) Voici un volontaire qui vient te saluer avant le départ. Jacques a pris la décision de s'engager.

JACQUES.

Au 147, à Toul, avec le vieux Bob ! Ça va être formidable !

COURTIN.

Formidable.

ÉDITH.

A Toul...

ANDRÉ.

Tu n'as pas bonne mine, Édith !

ÉDITH.

Ah ?... *(A Courtin.)* Bonjour, docteur.

LOUIS, *qui a consulté sa montre.*

Je me sauve. *(S'approchant d'Édith.)* Madame, je prends congé de vous...

ÉDITH.

Alors... vous partez ?

LOUIS.

Oui... je suis en retard. Ce maudit Compiègne !

ÉDITH

Au revoir, monsieur. Il faudra... parfois écrire à vos amis.

ANDRÉ.

Oui, oui, donnez-nous de vos nouvelles !

LOUIS.

Ce sera mon meilleur plaisir. *(Il a baisé la main d'Édith.)* Au revoir, madame. *(A Courtin.)* Au revoir, monsieur le Professeur.

COURTIN.

Au revoir, monsieur. Bonne chance !

JACQUES, *gaiement.*

A demain, mon lieutenant, à la gare de l'Est !

LOUIS.

Entendu, huit heures une !

JACQUES.

Je vous guetterai.

LOUIS.

Parfait ! Vos débuts d'observateur !

ÉDITH, *défaite.*

Monsieur de Genois, vous ne m'avez pas... Vous pourriez peut-être nous laisser votre adresse... une adresse militaire.

LOUIS, *qui est à la porte, déjà.*

Rien de plus simple : 4me escadron, 17me hussards, Verdun... *(Puis, sortant avec André qui le reconduit :)* Mon cher Professeur, vous m'avez promis...

(Édith inscrit l'adresse.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, *moins* ANDRÉ *et* LOUIS.

JACQUES.

Figurez-vous, Édith, que le vieux Bob ne soupçonne littéralement rien ! Je ne lui ai pas soufflé mot de mon projet de m'engager. Je n'ai fait de confidences qu'à papa... *(Passant son bras sous celui de son père.)* Ce qu'il a été gentil papa !... Pas une objection !

COURTIN.

Mon petit, je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas. C'était affaire entre toi... et toi.

JACQUES.

Elle était réglée d'avance, l'affaire ! *(A Édith.)*

Non. Mais voyez-vous la trompette du Bob après-demain à l'aube, quand je lui tomberai dessus dans la cour du quartier? Formidable! Il faudra que je prenne un instantané! Il va être fou de joie... Ce qu'on va rire!

COURTIN.

Comme quoi la guerre fait déjà deux heureux.

SCÈNE X

LES MÊMES, ANDRE.

ANDRÉ.

Que dit notre fantassin ?

COURTIN.

Notre fantassin va se déployer...

(Un geste vers la porte.)

JACQUES.

Oui, marcher sur la Belle Jardinière !

COURTIN.

Fais tes adieux à Édith, embrasse-la... Il tient beaucoup à vous embrasser, Édith.

JACQUES.

Oh ! papa.

COURTIN.

Depuis ce matin, tu m'as dit trois fois : « A cinq heures, j'irai embrasser Édith. »

JACQUES.

C'est vrai !... Vous voulez bien que je vous embrasse, Édith ?

ÉDITH.

Oui, Jacques.

(Elle était assise à son bureau. Elle se lève.)

JACQUES.

Ça ne m'est pas arrivé depuis le cours de danse... Vous vous rappelez, le cours de madame Bérard ? Le boston ?... Ah ! pauvre boston !... *(Ils*

s'embrassent. Lui tenant encore les mains :) Édith, vous nous écrirez, n'est-ce pas ?

ÉDITH.

Oui... Dieu vous garde !

COURTIN.

Qu'ai-je entendu ? Dieu ! Ce nom dans cette maison ! Ha ! ha ! compris !... Nous avons vu le monstrueux orage noircir, et voici qu'il court sur nous ! Alors bonsoir, l'esprit fort ! De notre oppression jaillit le cri raisonnable, le cri propice ! Dieu.

ANDRÉ, *qui sourit.*

Mon cher ami, cette déduction...

COURTIN.

Oui ou non, au premier grondement, a-t-elle invoqué Dieu, cette fille d'athée, — femme d'athée, — athée ? *(Narquois.)* Et toi, comment tolères-tu cet appel ?

ANDRÉ, *une main posée sur l'épaule de Jacques.*

Je ne me sens pas offensé. Il signifie que nos

vœux les plus tendres ne cesseront de s'attacher à tes chers fils. Au revoir, Jacques. Ta détermination ne m'a pas surpris. C'est ce que nous appelons la réaction normale. Réaction normale d'un jeune cœur, tout plein de noblesse.

JACQUES.

Oh ! monsieur...

ANDRÉ.

Je te connais ! *(L'embrassant sur les deux joues.)* Voilà pour toi ! *(Une autre accolade.)* Et voilà pour Bob ! Votre vieil ami vous serre tous les deux dans ses bras.

JACQUES.

Merci, monsieur. *(Avec un regard circulaire.)* Et surtout pas d'inquiétudes pour nous ! Nous saurons nous débrouiller !

ANDRÉ.

J'en suis convaincu.

JACQUES.

Et un peu mieux que les boches, je vous en réponds !

ANDRÉ.

Les boches?

JACQUES.

Les Allemands!... Vous savez bien, c'est un vieux mot du lycée! Alboches, boches.

ANDRÉ.

Ah!... les Boches... Très bien, les Boches! Excellent!

JACQUES.

Au revoir, papa. Alors, je prends la voiture?

COURTIN.

A condition que...

JACQUES.

Dans douze minutes vous la trouverez en bas.

COURTIN.

Sept heures et demie le dîner!

JACQUES.

Oh! je rentrerai avant, papa.

COURTIN.

Moi aussi.

JACQUES, *qui sort.*

Au revoir, monsieur. Au revoir, Édith. Envoyez-nous des cartes postales... avec beaucoup de nouvelles, des nouvelles de tout le monde!

ANDRÉ.

On ne vous oubliera pas, chers amis!

SCÈNE XI

LES MÊMES, *moins* JACQUES.

ANDRÉ.

Tu as des garçons magnifiques !

COURTIN.

Ils sont gentils. *(Un silence.)* Et, dis-moi, Cordelier, les événements n'altèrent en rien tes vues philosophiques ? Hein ? Nous naissons toujours avec la notion du bien et du mal, nos sentiments moraux demeurent le seul absolu que nous possédions. N'est-ce pas ?

ANDRÉ, *souriant.*

Certes.

COURTIN.

Et notre état d'êtres moraux continue d'engendrer, par sa seule vertu, le progrès moral ?

ANDRÉ.

Je le crois.

COURTIN.

Lequel progrès, après nous avoir gratifiés de la République, va nous conduire tout naturellement à la plus sanglante de toutes les guerres

ANDRÉ.

Ce perfectionnement, dont tu te moques, n'est ni rapide, ni continu. Mais l'effroyable malheur qui nous menace contient, sans doute, le germe d'un bienfait infiniment plus grand et plus durable.

COURTIN.

Parbleu ! Je te dispense même d'explications, à ce sujet ! Les volontés de Dieu ne peuvent être que parfaites ! Je ne les connais pas. J'y adhère. J'en sais la bonté. Je les aime. Un point c'est tout ! Mes deux amis, comme je vous plains !

ANDRÉ.

Ne nous plains pas. Nous aussi nous pratiquons notre religion. N'est-ce pas, Édith ?

COURTIN.

Ah ! vous avez une religion ? Comment l'appelles-tu ?

ANDRÉ.

Eh bien... *(Il cherche.)* la religion de la volonté.

COURTIN.

Oui, qui s'oppose à mes petites superstitions.

ANDRÉ.

Elle s'oppose à toutes les religions d'un pouvoir extérieur.

COURTIN.

Tu m'amuses !... Remue-le bien ton puzzle ! Efforce-toi de donner un sens à ce qui n'en a aucun, sans Lui !

(Un silence.)

ANDRÉ.

Mon cher ami, as-tu pris connaissance d'un ouvrage du docteur Loury sur la guerre balkanique ?

COURTIN.

Cordelier, je te vois venir !

ANDRÉ.

Comment ?

COURTIN.

Je le connais ton bouquin. Il est bourré de statistiques consolantes.

ANDRÉ.

Consolantes ?

COURTIN.

Consolantes pour les pères, les femmes de combattants. D'innombrables blessures légères, très peu de morts...

ANDRÉ.

Mon bon ami, les chiffres...

COURTIN.

Fumisterie ! Non, Cordelier, je te remercie de l'intention, mais tu dépenses inutilement ta peine. Écoute-moi bien : pas une seconde, je ne permettrai à l'illusion de m'approcher.

ANDRÉ.

L'illusion ?

COURTIN.

Je connais mon sort : dans cette histoire, je perdrai mes deux petits.

ANDRÉ.

Courtin, comment peux-tu proférer...

COURTIN.

Mais oui ! Ou c'est alors qu'on me rapportera des mutilés. Je le sais. J'ai méticuleusement mis en balance le pour et le contre : tout le poids est dans le mauvais plateau. Armée de l'Est, troupes de couverture... sale affaire !

(Éveline a suivi ce débat avec une attention passionnée. Ici, ne tenant plus sur ses jambes, elle se laisse glisser dans un fauteuil. Bientôt elle s'évanouira.)

ANDRÉ.

Quand il te plaira de...

COURTIN.

Crois-tu que je m'insurge? *(Il secoue la tête négativement, puis :)* Je ne puis m'empêcher de croire que Dieu destine à la France la grâce de la victoire. *(S'inclinant.)* Dans ces conditions, tout est simple.

ANDRÉ.

Me permettras-tu de répondre? Tu raisonnes mal de la guerre moderne. Moi, chirurgien, je te propose un exemple : la guerre russo-japonaise...

COURTIN, *lui touchant le bras.*

Regarde ta femme.

ANDRÉ, *courant au fauteuil d'Édith.*

Qu'est-ce qu'il y a? Ma petite Édith, qu'est-ce qu'il y a?

COURTIN.

Il y a qu'elle s'est trouvée mal.

ANDRÉ.

Il faut l'étendre par terre.

COURTIN.

Non, sur la chaise-longue!... Ce n'est rien du tout! La coloration revient déjà. *(Tandis qu'ils la transportent :)* Elle n'est pas sujette à...

ANDRÉ.

Mais non!... J'avais remarqué son extrême pâleur... Pauvre petite!

(Ils l'ont placée sur la chaise-longue.)

COURTIN, *qui tape dans les mains d'Édith.*

Allons, allons!... Elle a bien un flacon de sels?

ANDRÉ, *se dirigeant vers la chambre.*

Oui, je crois...

COURTIN.

Sinon, un peu d'éther! *(André sort.)* Allons! *(A deux mains il prend la tête d'Édith et l'abaisse un peu.)* Hum... Jeune femme sensible... très sensible!

(Il replace la tête sur le dossier du fauteuil.) Voilà!... Eh bien?... Quelle est cette plaisanterie?

ÉDITH, *imperceptiblement.*

Quoi?

ANDRÉ, *reparaissant.*

Voici de l'éther.

COURTIN.

C'est fini! N'est-ce pas Édith, c'est fini?

ÉDITH.

Oui...

(Courtin a pris des mains d'André le flacon et le fait respirer à Édith.)

ANDRÉ.

Ma chérie, tu te sens mieux?

ÉDITH.

Oui.

ANDRÉ.

Tu as eu une petite faiblesse?...

ÉDITH.

Oui...

COURTIN.

Rien du tout! Un vertige. C'est passé.

ÉDITH.

Oh! oui, tout à fait.

COURTIN, *qui a ouvert la fenêtre.*

Un peu d'air!... Ah! la voiture est revenue. Au revoir, mes amis. *(Prenant et tenant la main d'Édith.)* A bientôt, sensible Édith!

ÉDITH.

A bientôt, docteur.

COURTIN.

Je vous prescris de prendre immédiatement une autre âme et de la garder jusqu'à la fin de la campagne.

ANDRÉ.

Personne ne ressemble moins qu'Édith à une petite nerveuse!

COURTIN, *à André.*

Au revoir, Cordelier. A mardi, à l'Académie de Médecine! Ne bouge pas!

ANDRÉ.

A mardi, mon cher ami.

(Poignée de main.)

SCÈNE XII

ÉDITH, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ma chère Édith ! *(Un temps. Il a pris une chaise, l'a approchée du fauteuil d'Édith, s'est assis à côté d'elle.)* Tu m'as donné un peu d'inquiétude. Tu ne te ressens plus de ce malaise ?

ÉDITH.

Oh ! non, non... J'ai eu un petit étourdissement...

ANDRÉ, *qui a pris le poignet, qui tâte le pouls.*

Vingt-quatre... Quelques pulsations de trop. *(Une pause.)* Tu as vécu ces jours d'attente avec

beaucoup d'intensité, tu es profondément émue... Alors, le péril où se trouvent brusquement jetés ces deux enfants, ce péril évoqué par leur père t'a suggéré d'effrayantes images... *(Tendrement :)* N'est-il pas vrai ?

ÉDITH.

Oui... *(Un tressaillement.)* C'est affreux !

ANDRE.

Affreux. *(Une pause.)* Mais, je l'ai dit, je ne partage pas la tragique certitude de Courtin.

ÉDITH *levant la tête.*

Non ?

ANDRÉ.

Mais non !... Ce qu'il faut bien admettre, hélas, c'est que ses fils appartiennent aux troupes les plus exposées !... *(Un hochement de tête douloureux.)* Ah !... *(Une pause.)* Quoi qu'il arrive, Courtin se comportera magnifiquement. Quelle âme ! Il n'a pas varié d'un fil depuis l'âge où nous étions les deux élèves préférés de ton père ! Le pauvre ami !... *(Un temps. Édith est retombée dans son accable-*

ment.) Ma chérie, tu devrais prendre une tasse de thé très chaud, avec un peu de rhum.

ÉDITH.

Oh! non... C'est complètement passé.

ANDRÉ, *lui ayant posé, une seconde, la main sur le front.*

Eh bien, Édith, elle fonctionne la machine infernale! L'empereur allemand l'a déclanchée, — et bien délibérément, j'en suis convaincu *(Une pause.)* Cet homme commet le plus grand crime de l'Histoire. *(Une pause.)* Il sera puni! Je le crois absolument. Car la conscience humaine existe!... Mais, le prix de cela!... *(Un instant il se cache la figure dans les mains, puis, se redressant :)* Laissons ces pensées! A compter de cette minute, toute mon attention, toutes mes forces, je les dois. *(Une pause.)* Je vais me dévouer au service de mon pays et de la cause qu'il représente, intégralement et passionnément! Mon Édith, jusqu'à la fin de cette guerre, nous ne ferons que servir! A propos, c'est chose entendue : la Maison de la rue Lamennais devient un hôpital pour les blessures de la face. J'y ferai presque toutes les opérations moi-même. Et, d'autre part, le Service

de Santé nous charge, Letisseur et moi, de constituer un grand centre de chirurgie nerveuse. *(Soucieux.)* Il y a beaucoup, beaucoup à faire! *(Édith a le même air de détachement, le regard perdu. André jette sur elle un coup d'œil, puis :)* Comme nous l'avons décidé, tu soigneras les blessés à cet hôpital de la rue Lamennais. Tu toucheras là aux plus cruelles de toutes les blessures... Que veux-tu! Il faut que chacun rende son maximum. Tu étais, à l'Institut Chaumel, une infirmière hors ligne. Ta dextérité, ton sang-froid nous seront précieux. *(Un temps.)* Ce projet te convient toujours?

ÉDITH.

Mais oui... certainement.

ANDRÉ.

Veux-tu que je ferme la fenêtre?

ÉDITH.

Oh! non...

ANDRÉ.

Tu es frissonnante... Tu n'as pas froid?

ÉDITH.

Pas du tout !

ANDRÉ, *qui est allé à la fenêtre.*

En effet, ce jour est d'une douceur !... Ce mauvais jour ! *(Il s'est retourné, il la regarde. Sous son regard, elle se lève, va s'asseoir à son bureau. André est derrière elle. Un silence.)* Édith, je suis un peu peiné. En cette heure, la plus grave que nous puissions imaginer, je ne sens entre nous aucune communication.

ÉDITH.

Si !... Pourquoi ?...

ANDRÉ.

Et nous avons la même tristesse ! Oh ! je ne réclame pas des épanchements. J'aime trop votre pudeur et votre retenue...

ÉDITH.

J'irai demain à la rue Lamennais pour m'entendre avec madame Quentin et pour...

ANDRÉ.

Est-ce que je mets en doute votre pitié infinie ! Tout au contraire, je vous vois si désorientée... Ce cataclysme, qu'a-t-il produit dans cette petite âme, quelle révolution, quelle révolte ? Mon enfant, cette sinistre quinzaine a littéralement ravagé votre petit visage. Comme il s'est aminci. *(Il prend entre ses mains la figure d'Édith et doucement la relève.)* Et les pauvres yeux ! J'y découvre... oui, de l'épouvante... *(Elle est à bout de forces. Elle dégage sa tête et éclate en sanglots.)* Oh ! vous m'alarmez !... Je suis grandement alarmé. *(Se penchant sur elle, l'enlaçant de ses bras.)* Ma bien-aimée, confiez-moi votre détresse. Un si tendre ami se tient auprès de vous. Je t'aime ! Parle... Veux-tu ?

ÉDITH.

Non, laissez-moi.

ANDRÉ, *plus pressant.*

Je te conjure de parler, de m'ouvrir ton cœur ! Qu'y a-t-il ?

ÉDITH, *se dégageant, le repoussant, ou presque.*

Non, non, laissez-moi !

ANDRÉ *se redresse, et d'une voix quelque peu altérée.*

Vous laisser... Certainement, si tel est votre désir. *(Il s'est retiré d'un pas ou deux.)* Mais je m'éloigne plein d'inquiétude. *(Une pause.)* Oui, en vérité, ces manifestations successives m'inquiètent beaucoup. *(Et comme elle continue de pleurer convulsivement, il la considère d'un regard qui devient aigu. Au bout d'un instant, Édith s'essuie les yeux, se lève, et, toute secouée, se dirige vers la porte de gauche.)* Vous allez à votre chambre ?

ÉDITH, *tournant la tête vers lui.*

Oui... Je ne suis pas bien. *(Un ou deux pas encore.)*

ANDRÉ.

Édith !... *(Elle s'arrête. Il la rejoint.)* Édith... *(Un silence. Ils sont l'un devant l'autre. Avec calme :)* Édith, est-ce que... vous tremblez pour quelqu'un ?

EDITH, *après un temps.*

Oui.

(On n'entend pas le mot. On ne perçoit qu'un son, un signe.)

ANDRÉ, *dont la voix se contracte.*

Vous aimez quelqu'un ?

ÉDITH

fait la même réponse.

ANDRÉ.

Vous n'avez pas... Vous avez un amant?

ÉDITH

fait la même réponse.

ANDRÉ, *imperceptiblement.*

Oh !... *(Un silence. Joignant les mains :)* Oh ! *(Un silence. Doucement :)* Il y a plusieurs jours que j'ai cette angoisse... Je ne me l'avouais pas. *(Un silence.)*

(La sonnerie du téléphone retentit.)

ÉDITH *redresse la tête, puis va d'un pas assez rapide au bureau, prend le récepteur, et, avec un frémissement qui trahit l'espoir :*

Allo... Allo, oui... *(Puis, la voix ayant perdu toute animation :)* Ah ! oui... voici le docteur...

(Elle tend le récepteur à André qui n'avait pas bougé de place.)

ANDRÉ, *à l'appareil.*

Allo... *(Pause.)* Ah ! oui, c'est moi. *(Pause.)* Oui.

(Pause. Avec un certain agacement :) Mais il y a une heure, comme tout le monde ! *(A Édith qui a refait un pas vers sa chambre :)* Édith, un instant, je vous prie ! *(Reprenant l'entretien téléphonique :)* Oui, je crois que l'Angleterre interviendra. *(Pause.)* Pas du tout, c'est une pure impression. Chère amie, excusez-moi, je ne puis rester davantage... *(Pause.)* Oui, c'était Édith. *(Pause.)* Non... elle ne peut pas revenir à l'appareil. Excusez-nous, je vous en prie, je n'ai pas le temps de... *(Pause.)* Entendu ! Au revoir ! *(Il a raccroché le récepteur. Allant à Édith, assise sur une chaise, et, durement, mais à voix contenue :)* Qui est-ce ? *(Édith a un murmure et un geste de refus.)* Pardon ! J'exige le nom ! Je l'exige. Qui est-ce ? *(Nouveau refus.)* Épargnez-moi l'abjection d'une enquête ! D'ailleurs que redoutez-vous ? Donnez-moi ce nom !

ÉDITH. *levant à demi la tête.*

Monsieur de Genois.

ANDRÉ.

Genois ! Oui ! Ce soupçon m'avait traversé l'esprit. *(Toujours très bref :)* A quelle époque a commencé cette intrigue ? Répondez !

ÉDITH.

Je vous en supplie...

ANDRÉ.

Je veux savoir quand cette chose a commencé. Dites-le ! Je ne vous poserai pas d'autre question.

ÉDITH, *bas.*

Février...

ANDRÉ.

En février. Et nous avons fait la connaissance de ce monsieur... Oui, à ce dîner chez le général de Genois en... en décembre. Ensuite vous vous êtes retrouvés, rejoints, je ne veux pas savoir comment. *(Un silence.)* Ainsi, depuis six mois, et sans doute huit mois, vous mentez. *(Un silence.)* Sans cesse ! Sans cesse !... *(Un silence.)* Oui, vous avez menti dans les plus petites actions... dans toute votre attitude qui n'a jamais varié... dans a parole et dans le silence. *(Un silence.)* Il ne subsiste rien !... Vous avez menti le jour et la nuit. Aucune compromission ne vous a coûté. Moi qui parlais de votre pudeur ! Impudique !... Et j'ai

vécu dans cette duperie et dans ces hontes. Vous me faisiez vivre là-dedans, vous, ma femme respectée et adorée ! *(A la torture :)* J'en éprouve une indignation qui abolit toute souffrance. Ma vie est ruinée, et je ne souffre pas ! *(Un silence.)* De quel droit m'avez-vous ainsi bafoué ? Vous me saviez incapable, entre tous les hommes, de contraindre une créature humaine. Si vous m'aviez averti, fait l'aveu d'un entraînement irrésistible, vous recouvriez aussitôt la liberté totale. Le cœur déchiré, je vous accordais le divorce. Là-dessus vous ne pouviez concevoir aucun doute. Pourquoi vous êtes-vous tue ? Pourquoi me vois-je infliger cette mortification intolérable ? *(Violent :)* Allons, dites !... Pourquoi ? Pourquoi ? Hein ? *(Une pause.)* Elle l'ignore elle-même ! L'âme est absente. Quelle chose fabuleuse ! La fille de Michel Monne, la plus haute conscience que j'aie connue, un apôtre laïque !... *(Un silence.)* Je suis puni par où j'ai péché ! L'ai-je célébrée votre « grâce craintive » ! Nigaud ! Je m'enchantais de votre mystère errant par la noble maison paternelle, si claire, si pure, et par ma maison. Imbécile, imbécile !... *(Traversé d'une idée.)* Mais je suis bon ! Il y a six ans et demi que nous sommes mariés... *(Jaloux :)* Ce n'est pas votre premier secret, je présume ? Vous

possédez d'autres souvenirs ?... *(Insistant :)* N'est-ce pas ?

ÉDITH, *profondément.*

Non.

ANDRÉ.

Rien d'autre ?... En six ans ?... Rien ?... Au moins, votre « grâce craintive » aura dissimulé quelques imprudences, des coquetteries ?... Voyons !... Non ?...

ÉDITH.

Non.

ANDRÉ, *sincère, douloureux.*

Je vous crois. *(Un silence.)* Six ans, vous me serez demeurée fidèle. Et moi, je vous idolâtrais, je vous livrais le plus intime de mes pensées, de mes sentiments, vous vous penchiez sur mes travaux, vous étiez associée à tout !... Et vous paraissiez comprendre la noblesse de cette union. Puis, un soir, vous avez dîné en ville... à côté de monsieur Louis de Genois, un viveur, — m'a-t-on dit ! — en tout cas, un être insignifiant, un raté... *(Et comme elle s'est dressée :)* Tant pis ! Mettez que je me couvre de ridicule ! Et dans cettre rencontre, notre bonheur a péri. *(Aprement.)* Vous avez pié-

tiné une admirable vie pour courir à cet homme... parce que... parce qu'il a un joli physique... non, du charme, c'est le terme consacré !... parce qu'il a du charme !

ÉDITH.

Parce que je l'ai aimé !

ANDRÉ, *un mouvement de fureur.*

Misérable ! *(Épouvantée, Édith se rejette en arrière. André s'est aussitôt réprimé. A demi-voix :)* Je déraisonne. *(Un long silence. Il est allé à la fenêtre. Il marche par la pièce.)* Eh ! oui, c'est évident !... Il a obtenu votre amour et moi, vous ne m'avez jamais aimé. Voilà toute l'histoire. Vous ne m'aimiez pas quand nous nous sommes mariés, et, ensuite, l'amour n'est pas venu. Il ne pouvait pas venir, j'étais trop vieux pour vous. *(Une pause.)* Je ne devais pas vous épouser ! Seul, de tous les nôtres, votre père souhaitait ce mariage, pour en embellir, disait-il, ses derniers jours !... Et moi, j'ai voulu croire que j'obéissais, une fois de plus, à la voix de mon maître vénéré, quand je n'écoutais que ma passion. Non, je n'aurais pas dû vous épouser ! Non, malgré ma verdeur intellectuelle et physique ! Vingt-trois ans

d'écart, c'est beaucoup trop !... J'ai méconnu la loi de nature. Par là, j'ai commis un acte immoral. Dans la laideur de votre faute, une part de responsabilité m'incombe, une part de culpabilité. *(Désespéré :)* La vie est atroce, atroce...

(Entre Jules. Il avance de trois ou quatre pas, puis s'arrête.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JULES.

ANDRÉ.

Qu'y a-t-il, Jules ?

JULES.

Monsieur le Docteur se rappelle que je suis du troisième jour ?

ANDRÉ.

Du troisième jour ?

JULES.

Oui. Mardi, il faut que je sois rendu à Épernay.

ANDRÉ.

Ah ! oui.

JULES.

Alors, je viens demander à Madame et à Monsieur, si ça les gênerait bien que je parte demain soir ? Je voudrais aller voir mes parents... Nous sommes quatre frères appelés, et ces vieux... naturellement...

ANDRÉ.

Mais, Jules, cela va sans dire. Nous tenons beaucoup à ce que vous embrassiez tous les vôtres.

JULES.

Je remercie, monsieur et madame. Je voulais encore dire à Madame, un mot de la maison... Blanche a bon courage, elle fera tout son possible pour que le service n'ait pas à souffrir...

ANDRÉ.

Nous aimons beaucoup votre femme. Vous êtes d'excellentes gens. Vous savez que vous pouvez compter sur nous, entièrement.

(Il lui a tendu la main.)

JULES.

Merci, monsieur. Nous n'étions pas inquiets !... La petite Rose est courageuse aussi, et elle commence à bien servir à table... Je l'ai dressée. Je crois que si Madame voulait prendre la femme de ménage tous les matins, le service pourrait marcher.

ANDRE.

C'est entendu, Jules, Madame arrangera toutes choses pour le mieux.

JULES.

Alors, monsieur le Docteur, la voilà arrivée cette grande guerre !

ANDRÉ.

Oui, Jules.

JULES, *avec tout son souci.*

Oh !

ANDRÉ.

Jules, nous causerons ce soir. Vous viendrez

dans mon cabinet et nous causerons, longuement. N'est-ce pas ?

JULES, *qui se retire aussitôt.*

Bien, monsieur ! Oui, monsieur ! *(De la porte :)* Nous remercions encore Monsieur et Madame.

SCÈNE XIV

ÉDITH, ANDRÉ.

ANDRÉ, *qui a suivi des yeux son domestique.*

Oui ! *(Un silence.)* Je ne dois pas admettre qu'un chagrin privé m'obscurcisse la tragédie de tous les hommes ! *(Un long silence. D'une voix réfléchie :)* Édith, en d'autres temps, notre ménage n'eût pas survécu d'une heure à ce que je viens d'apprendre. Mais la circonstance est unique. Une séparation, au moment actuel, vous plongerait, je pense, dans une bien grande solitude. Alors, je vous propose de poursuivre l'existence en commun jusqu'à la fin de cette crise. Il s'agit, en somme, d'un sursis, pendant lequel nous serons deux simples compagnons, sous le même toit. Nous travaillerons. Nous travaillerons beaucoup. Ai-je besoin d'ajouter que vous n'entendrez ja-

mais un reproche, ni une allusion à mes tristesses ? Je n'ai pas beaucoup médité ce que je vous propose, mais je suis conscient d'agir selon la loi à laquelle j'ai essayé de soumettre tous les actes de ma vie, — sans y réussir toujours.

ÉDITH *incline la tête et fait, des lèvres :*

Je vous remercie.

(Elle se dirige vers la porte de sa chambre. La sonnerie du téléphone retentit. Édith se retourne et montre le même visage que tout à l'heure.)

ANDRÉ, *à l'appareil.*

Allo ! *(Pause.)* Bien, bien. *(Pause. Son regard rencontre celui d'Édith, et il dit à sa femme, sombrement :)* Non, c'est pour moi. *(Tandis qu'Édith se retire :)* C'est moi, monsieur le Médecin Inspecteur... *(Pause.)* Me déranger ! Je vous écoute attentivement ! *(Pause. D'un ton calme et ferme :)* J'y serai, monsieur le Médecin Inspecteur. *(Pause.)* Oui, monsieur le Médecin Inspecteur...

ACTE DEUXIÈME

Universitas
BIBLIOTHECA

ACTE II

Le même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

SABINE BOUTARD, ODETTE HAMON, BLANCHE.

(Blanche introduit les visiteuses. Odette est une grande jeune femme fort plaisamment faite et qui possède une superbe chevelure très blonde. Elle appartient, sans hésitation possible, au genre « belle fille ». Sabine est de proportions plus réduites, amusante à considérer. L'une et l'autre sont habillées avec une grande élégance de bon ton. Toutefois, la toilette d'Odette serait un peu plu excentrique : c'est une simple nuance.)

SABINE.

Mais, vous êtes bien sûre que madame va rentrer ?

BLANCHE.

Oh ! oui, madame. Madame rentre tous les jours entre trois heures et trois heures et demie.

SABINE.

Madame a déjeuné à la maison ?

BLANCHE.

Madame ne déjeune jamais ici. Madame déjeune à l'hôpital.

SABINE.

A l'hôpital ? Mais je croyais que les pansements se faisaient le matin et le soir ?

BLANCHE.

Mais madame ne s'occupe pas que des pansements ! Et puis, elle a toujours deux ou trois très grands blessés, alors, elle n'aime pas les quitter trop longtemps...

SABINE.

Et à quelle heure y retourne-t-elle à l'hôpital ?

BLANCHE.

Vers cinq heures, cinq heures et demie, jusqu'à huit heures, — huit heures passées des fois.

SABINE.

C'est un dur métier !

BLANCHE.

Et il y a les gardes de nuit. Oh ! oui, c'est dur, madame se fatigue beaucoup.

SABINE.

Eh bien, nous allons l'attendre.

SCÈNE II

SABINE, ODETTE.

ODETTE.

Dis donc, il est trois heures dix, tu sais ! Nous n'allons pas poser ici vingt minutes !

SABINE.

Tant pis ! C'est un tel coup de rasoir cette visite !... Je n'aurais jamais le courage de revenir.

ODETTE.

On peut dire qu'elle est assommante ta cousine ! Je ne l'ai rencontrée qu'une fois : ça m'a suffit ! Il paraît qu'avant la guerre elle était plutôt gentille.

SABINE.

Gentille, oui ! Elle parlait très peu, mais elle

avait un petit genre qui excitait assez les hommes. Tu sais, je la vois deux fois par an. Dans son milieu, elle passait pour la huitième merveille ! Elle est très cultivée, elle sait un tas de choses...

ODETTE.

C'est un vrai squelette !

SABINE.

Elle a maigri incroyablement.

ODETTE.

Oh ! mais, on m'a raconté une histoire sur elle... Qui donc m'a raconté cela ? Ah ! oui, ce docteur qui a fait des injections de vaseline à Lili Couturier, pour lui changer la forme de son nez.

SABINE.

Celui qui vous remplit les salières ?

ODETTE.

Oui. Eh bien ! Il prétend que ta cousine se meurt d'amour pour un type.

SABINE, *absolument incrédule.*

Édith !

ODETTE.

Oui, oui, Édith ! Un type qui est à la guerre... Mais, attends, tu le connais !... Tiens, il était avec nous la dernière fois que nous sommes allées au Pré Catelan... Tu te rappelles, on s'est couché à sept heures du matin.

SABINE.

Je me rappelle le dernier Pré Catelan, mais...

ODETTE, *qui cherche.*

Un type... Oh !... Genois !

SABINE.

Ah ! oui... Genois.

ODETTE.

Léon ou Louis de Genois... un grand qui a toujours l'air de se payer votre tête...

SABINE.

Les Cordelier ne doivent même pas connaître Genois !

ODETTE.

Moi, je te répète ce que...

SABINE.

C'était un garçon assez bizarre... Il avait vécu aux Colonies... Je crois bien qu'il fumait...

ODETTE

Il avait une figure à ça !

SABINE.

Dis donc, tu viens prendre le thé chez Pépé, tout à l'heure ?

ODETTE.

Ah ! non !

SABINE.

Odette, tu ne me feras pas ce coup-là !

ODETTE.

Ma petite Sabine, tu me connais : je ne pose pas pour les principes, mais je n'irai pas prendre le thé chez Pépé Migoña. Non, non, non!

SABINE.

Et pourquoi?

ODETTE.

Parce qu'il se conduit d'une façon dégoûtante envers son frère!

SABINE.

Tu nous ennuies! Ça ne te regarde pas, leurs histoires.

ODETTE.

Tu es étonnante, ma chère! Manolo est aux petits soins pour moi... Voilà un garçon qui me prête son auto du matin au soir. Avec ça, il est très sensible... Oh! pardon, tout ce qu'il y a de plus sensible! Je ne lui ferai pas la muflerie d'aller chez Pépé. A aucun prix! Ou si j'y vais, j'y resterai un quart d'heure, pas une minute de plus.

SABINE.

Entendu ! Nous partirons ensemble. *(Une pause. Un bâillement d'Odette ; énergique.)* Tu me donnes le vertige ! C'est la quarantième fois que tu bâilles depuis le déjeuner.

ODETTE.

Tu me démolis toutes mes journées. Tu m'avais parlé d'une visite de dix minutes : voilà mon après-midi par terre ! *(Elle pousse soudain d'assez étranges cris :)* Oh ! oh ! oh !

SABINE.

Qu'est-ce qui te prend ? Tu vas pondre ?

ODETTE.

Pour un peu, j'oubliais encore ! J'oublie depuis lundi !... Devine qui j'ai rencontré ?... Un officier... Un officier de chasseurs... blessé... qui boite...

SABINE.

Ton ex-mari !

ODETTE.

Lui-même.

SABINE.

Dieu que c'est amusant! Il est à Paris! Qu'est-ce que vous vous êtes dit?

ODETTE

Rien du tout, ma chère! Ça se passait avenue d'Antin. Je le voyais venir de loin, j'avais mis mon sourire le plus suave... Et lui...

SABINE.

Il t'a snobée?

ODETTE.

En plein. Il a passé avec un petit air presque insolent, en me faisant un salut glacial... Je n'en décolère pas! Un homme qui a été fou de moi!... J'ai une envie de lui écrire!

SABINE.

De lui écrire quoi?

ODETTE.

Justement, je ne trouve rien.

SABINE.

Écris-lui que tu cherches un filleul !

ODETTE.

Sabine, tu es bête !... Au fait, ta cousine ne sera peut-être pas enchantée de me voir !

SABINE.

Parce que ?

ODETTE.

Une divorcée ! Dans ce monde-là...

SABINE.

Tu n'es pas folle ? C'est des libres-penseurs !

ODETTE, *un peu scandalisée.*

C'est vrai ?

SABINE.

Oh ! des libres-penseurs très bien !... très collet monté. Un genre spécial. Tâche de prendre ton air le plus comme il faut !

ODETTE.

Dis donc toi, j'ai toujours l'air comme il faut !

SABINE.

La voilà... Ah ! non.

(Elles s'étaient à demi levées, elles se rasseoient.)

SCÈNE III

LES MÊMES, GERMAINE LEDRU, *que Blanche introduit.*

Germaine porte un chapeau et un costume tailleur très simples. Échange de petits saluts. Germaine s'assied.)

ODETTE, *plaintive.*

J'ai un essayage à trois heures et demie !

SABINE, *à Germaine.*

Madame, n'êtes-vous pas l'amie de pension d'Édith ?

GERMAINE.

Mais oui, madame.

SABINE.

Je suis sa cousine... Sabine Boutard. Nous nous sommes rencontrées ici avant la guerre.

GERMAINE.

Ah ! mais oui, je me rappelle !

(La main.)

SABINE, *qui présente.*

Mon amie, madame Hamon, — madame...

GERMAINE.

Madame Ledru.

ODETTE.

Bonjour, madame...

(La main.)

SABINE.

Votre mari n'était-il pas officier ?

GERMAINE

Il est capitaine d'artillerie.

SABINE.

Et vous avez de bonnes nouvelles ?

GERMAINE.

J'ai reçu quatre lettres ce matin.

SABINE.

Quatre à la fois ?

GERMAINE.

Mon mari est aux Dardanelles. Les courriers n'arrivent pas régulièrement.

SABINE

Aux Dardanelles !... Oh ! je vous plains vraiment. C'est si loin ! N'est-ce pas Odette ?

ODETTE.

Ah ! oui, c'est loin.

GERMAINE.

Je suis très contente : il a reçu la photographie de son petit garçon. Comme il ne le connaissait pas...

SABINE.

Vous avez eu un bébé depuis la guerre ?

GERMAINE.

Il y a cinq mois.

SABINE.

Oh !... Et son père ne l'a jamais vu ! Tu entends, Odette ?

ODETTE.

Oui...

GERMAINE.

Et vous, madame, vous n'êtes pas... trop inquiète ?

SABINE.

Moi ?... Non ! Je ne suis pas inquiète du tout. Mon mari est mobilisé à son usine.

GERMAINE.

Ah ! oui...

SABINE.

Grands dieux, ce n'est pas pour son plaisir ! N'est-ce pas, Odette ?

ODETTE.

Non, sûrement !

SABINE.

Ce pauvre gros, du matin au soir, il ne fait

que répéter la même phrase : « J'ai vingt-neuf ans, je suis fort comme un turc, qu'est-ce que je fous ici ? » Je vous demande pardon, chère madame, ce sont ses propres expressions ! Et bien, ce qu'il f... c'est des robinets pour l'Armée. Il fabrique des robinets. Ça paraît étrange, mais les services de l'Armée ont besoin de robinets !

GERMAINE.

Naturellement ! Je sais que ces questions de matériel ont une importance capitale. Mon mari m'en parle souvent dans ses lettres.

SABINE, *entraînée.*

Et mettez l'usine entre les mains d'un sous-ordre, d'un directeur quelconque, au bout de six semaines, vous pouvez fermer.

GERMAINE.

Je le crois sans peine. D'abord, monsieur Boutard possédait son expérience, il connaissait l'entreprise à fond...

SABINE.

Ah ! non, parce que... Non, non !... Non, il a

tout appris depuis la guerre ! Voilà le plus fort ! Avant, il était dans la maison de son père !

GERMAINE.

Ah !

SABINE.

Il fabriquait du chypre... Vous connaissez le chypre Boutard ! Une horreur, entre nous !... Ou, plus exactement, il ne faisait rien que dépenser bêtement son argent. Au fond, c'est encore un de ces désœuvrés que la guerre a rendus sérieux ! Il travaille à présent. Il se donne même un mal de chien ! D'ailleurs, il est éreinté ! N'est-ce pas, Odette ?

ODETTE.

Oh ! oui, l'autre soir, aux Ambassadeurs, il avait une mine !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME GILQUIN, *une femme d'âge mûr, dont la mine n'est point fort aimable.*

MADAME GILQUIN, *à Blanche qui l'introduit, et d'une voix un peu pincée.*

Je reste cinq minutes, pas une de plus ! *(Apercevant Germaine.)* Ma chère petite ! Comment allez-vous ? Vous avez reçu des nouvelles ?

GERMAINE.

Oui, ce matin. Et vous, madame ?

MADAME GILQUIN

Toujours rien.

GERMAINE.

Oh ! Je suis navrée... Cela fait maintenant ?...

MADAME GILQUIN

Seize jours. Nous avons vu pire ! En Septembre, vingt-huit jours sans un mot.

GERMAINE.

Je me rappelle.

MADAME GILQUIN.

Le vingt-neuvième, il est vrai, j'apprenais que mon pauvre petit avait été transporté à l'hôpital de Nancy, avec deux balles dans la cuisse. Dieu merci, il est solide !...

(Un silence assez lourd. Madame Gilquin considère les deux élégantes sans visible sympathie.)

ODETTE, *à demi-voix.*

Écoute, il est trois heures et demie... moi, je m'en vais !

SABINE, *même jeu.*

Tu es assommante !

ODETTE.

C'est toi ! Tu me fais toujours le même coup !...

SABINE.

Bien, bien, allons-nous en ! *(Ç'a été une petite discussion à voix si basse, qu'il a fallu en deviner le sens. Sabine et Odette se lèvent. Sabine à Germaine :)* Vous seriez tout à fait gentille, chère madame, de dire à Édith que nous l'avons attendue près de trois quarts d'heure...

GERMAINE.

Je ne m'explique pas son retard !

SABINE.

Et que nous avions des rendez-vous, des courses importantes...

ODETTE.

Très importantes...

GERMAINE.

Je lui ferai votre commission.

SABINE.

Au revoir, chère madame. Très heureuse de

vous avoir revue. J'espère que vous aurez souvent des nouvelles.

GERMAINE.

Merci. Au revoir, madame.

(Puis, les adieux d'Odette et de Germaine. Les élégantes passent, pour sortir, devant madame Gilquin. Fraîcheur. L'inclinaison de tête réduite au minimum.)

SCÈNE V

GERMAINE, MADAME GILQUIN.

MADAME GILQUIN.

Quelles sont ces deux personnes? Elles m'ont déplu souverainement.

GERMAINE.

L'une d'elles s'appelle madame Boutard. C'est une cousine d'Édith. Elle est assez gentille... et très simple.

MADAME GILQUIN.

Elle n'est pas simple dans sa mise! Ces femmes qui portent des toilettes de quinze cents francs, qui nous infligent leurs jupes de petites filles, leurs chapeaux, leurs déguisements... à nous!

Une mode, une mode nouvelle, au dixième mois de la guerre, quand nos fils ou nos maris endurent ce que nous savons qu'ils endurent! Vous n'êtes pas révoltée?

GERMAINE.

Je comprends votre irritation, mais, d'autre part, si on laisse mourir le commerce de Paris...

MADAME GILQUIN.

Bien, bien! Mettons que ces deux mannequins offrent un exemple sublime. Vous n'en demandez pas davantage?

GERMAINE, *souriant.*

Madame, je...

MADAME GILQUIN

Mais, comme je n'ai personne à ménager, moi, j'ajoute que leur présence me faisait horreur! Là! Leur connaît-on des maris, des frères?

GERMAINE.

Je sais que madame Boutard est la femme de..

SCÈNE VI

LES MÊMES, ÉDITH.

ÉDITH.

Bonjour... Je suis désolée, j'ai été retenue...

MADAME GILQUIN.

Tant pis pour vous, ma chère ! Vous avez manqué deux visites qui étaient joliment mieux habillées que les nôtres. Madame Ledru en est encore éblouie !

GERMAINE. *avec un gentil sourire.*

Éblouie !...

ÉDITH.

Je les ai rencontrées en bas. *(Chaudement.)* Avez-vous reçu une lettre ?

MADAME GILQUIN.

Rien du tout.

ÉDITH.

Oh! *(A Germaine.)* Je ne te pose pas la question. Il suffit de regarder ta figure.

GERMAINE.

Oui... ce matin.

ÉDITH, *à madame Gilquin.*

Je comptais vous téléphoner aussitôt rentrée et j'espérais tellement...

MADAME GILQUIN.

Ma chère Édith, ne nous occupons plus de moi! Non!... Je suis très touchée de votre sympathie, mais tous les propos du monde ne changeraient rien à ma situation. Disons plutôt des choses utiles : ma chère amie, vous avez une mine ridicule!

ÉDITH, *surprise.*

Madame...

MADAME GILQUIN.

J'emploie le mot à dessein : ri-di-cule.

ÉDITH.

Madame, j'ai la mine que je peux!

MADAME GILQUIN.

Non.

ÉDITH.

Mais...

MADAME GILQUIN

Non! Voici dix mois que vous faites de l'hôpital avec une exagération absurde, une sorte de frénésie! Vous sacrifiez à plaisir votre santé et vous n'en avez pas le droit! Vous êtes avant tout la femme du docteur Cordelier. Votre mari rend, actuellement, à son pays, d'incalculables services. Si vous tombiez malade et si vous troubliez un homme pareil dans son œuvre, quel beau travail! Je ne vous en dis pas davantage. Mais croyez-m'en, ma chère, reprenez votre figure d'autrefois et laissez la pâleur et la maigreur à celles qui souffrent. Voilà. Ayant exprimé tout haut ce que nous sommes plusieurs à penser, je me retire. L'heure de travailler pour nos prisonniers a sonné. Au revoir, Édith.

ÉDITH.

Au revoir, madame.

MADAME GILQUIN, *à Germaine.*

Au revoir, ma petite, je vous félicite d'avoir plus de chance que moi! Au reste, ce n'est pas difficile. *(A Édith.)* Non, non, je connais le chemin. Je vous dis que je le connais!

(Elle file comme une flèche. Édith fait à sa suite cinq ou six pas dans l'antichambre, puis reparaît.)

SCÈNE VII

ÉDITH, GERMAINE.

GERMAINE.

Il faut lui pardonner sa brusquerie ; le chagrin et l'inquiétude la rendent folle.

ÉDITH.

Je ne lui en veux pas du tout... elle est très éprouvée...

GERMAINE

Je l'ai rencontrée avant-hier ; elle a presque insinué que Sedul-Bahr était un séjour de faveur

et que mon mari devait à ses protections de se trouver dans cet enfer! Et tu la connais, elle est excellente!

ÉDITH.

C'est toi qui es excellente! Tu as un cœur charmant. Alors, une longue, longue lettre?

GERMAINE.

Quatre lettres! Je n'osais pas te le dire devant madame Gilquin.

ÉDITH.

Quatre!

GERMAINE.

Il a la croix avec palme.

ÉDITH.

Comme je suis heureuse!

GERMAINE.

Il me l'annonce en une ligne, au bas d'une page!

ÉDITH.

Ce sont des êtres superbes!

GERMAINE.

Édith, je suis fière de porter le nom de cet homme, oui, d'être la petite madame Ledru!... Fière comme je ne savais pas qu'on l'était. Cette nuit, je suis restée assez tard dans la chambre des enfants, assise entre leurs deux petits lits. Je regardais mon tout petit dormir, en serrant les lèvres tant qu'il pouvait, et en levant ses deux petits poings.... mon petit que son père n'a jamais embrassé. Je pleurais un peu, et je leur disais tout bas, à mes deux chéris : « Dormez. Vous êtes ses fils... Vous êtes les fils du capitaine Ledru. C'est mon François qui vous a faits. » Tu es bonne, Édith, tu es si bonne!... Tes yeux sont remplis de larmes... tu pleures.

ÉDITH.

Mais...

GERMAINE.

Oui, tu es merveilleusement bonne! Tu m'é-

coutes! Tu me laisses intarissablement te parler de lui!... Malgré toute ta sensibilité, je ne sais pas si tu te rends compte de ce que tu fais pour moi en m'écoutant!... Parler de son absent, de son absent chéri et sentir à côté de soi une émotion sincère... merci!

(Elle l'embrasse avec la plus vive tendresse.)

ÉDITH.

Germaine...

GERMAINE.

Au revoir, Édith. A samedi?

ÉDITH.

Oui. Mais tu me quittes déjà?

GERMAINE.

Il le faut. Mon bébé...

ÉDITH.

Ah! oui... il aurait faim...

GERMAINE.

Faim et soif. On n'a jamais rien vu de plus glouton que cette petite chose!

EDITH, *tendrement.*

Va.

GERMAINE.

Au revoir, ma chérie.

SCÈNE VIII

ÉDITH, *puis* ANDRÉ, *un instant* BLANCHE.

(Dès que Germaine est sortie, Édith va s'asseoir à son bureau. Elle prend une clef dans sa bourse, ouvre un tiroir, en tire une lettre commencée et qui a déjà une dizaine de pages et, après une seconde de méditation, elle continue de l'écrire. Au bout d'un instant, la porte du vestibule s'ouvre, et c'est André.)

ANDRÉ, *avec son habituel ton de grande courtoisie.*

Bonjour.

ÉDITH, *de sa faible et craintive voix*

Bonjour...

ANDRÉ.

Je ne vous dérange pas ?

ÉDITH.

Mais non !

(Elle a replacé la lettre dans le tiroir, elle se lève...

ANDRÉ.

Je viens de chez Courtin.

ÉDITH.

Comment est-il ?

ANDRÉ.

Le même, avec de pauvres yeux très rouges.

ÉDITH.

Le malheureux homme !

ANDRÉ.

Il m'a dit : « Dieu a été bon. Il me les a laissés plus longtemps que je ne l'espérais ! » Il m'a lu une lettre du colonel. Le petit Jacques a fini comme son frère, gaiement, superbement.

ÉDITH.

Pourrai-je voir Courtin ?

ANDRÉ.

Il vous attendra vers cinq heures.

ÉDITH.

Très bien. Je partirai pour l'hôpital une demi-heure plus tôt.

ANDRÉ.

Avez-vous réfléchi à ce dont nous avons dit un mot hier soir ?

ÉDITH, *gentiment.*

Oh !... Je vous en prie... Je viens de subir sur ce sujet les énergiques remontrances de madame Gilquin...

ANDRÉ.

Je conçois que nos amis s'inquiètent. *(Il lui a pris la main.)* Vos mains sont brûlantes... Je suis convaincu que vous faites de la température, constamment.

ÉDITH.

Je me sens un peu fatiguée depuis une dizaine de jours. Je vous assure que ce n'est rien ! Je suis très résistante.

ANDRÉ.

Ma chère Édith, il est urgent que vous vous reposiez. J'ai vu ce matin votre chef de service

le docteur Lamerens, et, d'accord avec lui, je vous propose de prendre un congé d'un mois.

ÉDITH.

D'interrompre complètement mon service ?

ANDRÉ.

Pendant un mois ! Passez un mois à la campagne. Vous louerez une villa et vous inviterez Germaine Ledru. Elle sera enchantée d'offrir le grand air à ses enfants.

ÉDITH.

Vous vous trompez ! Germaine a quitté Versailles et elle est venue loger chez sa mère, bien à l'étroit, pour recevoir un jour plus tôt les lettres de son mari !

ANDRÉ.

Qu'elle habite rue de la Tour ou, par exemple, à Saint-Cloud... *(Et comme Édith secoue la tête :)* Cette question des lettres ne domine pas toutes les autres !

ÉDITH.

Si ! *(Elle l'a dit malgré elle. Une pause. Une gêne.)* Ger-

maine refusera. Mais là n'est pas la question ! Ne m'enlevez pas mon hôpital et mon travail !

ANDRÉ.

Je vous demande tout uniment...

ÉDITH.

Si je m'arrête, c'est alors que je tomberai malade ! Laissez-moi mon travail ! Laissez-moi le sentiment de ma petite utilité et du petit bien que je peux faire. J'en ai besoin !...

ANDRÉ.

Calmez-vous, Édith ! Nous examinons ensemble... *(Entre Blanche. Sur un petit plateau, elle porte un pli.)* Qu'est-ce que c'est ?

BLANCHE.

Un télégramme, monsieur.

(Blanche a remis la dépêche au docteur. Elle est sortie.)

ANDRÉ.

Mais... ceci est pour vous.

ÉDITH, *d'une voix altérée.*

Pour moi ? *(André lui tend le télégramme, puis se retire dans l'embrasure de la fenêtre. Au bout d'une seconde, il se dirige vers la porte de son cabinet. Édith a ouvert et lu la dépêche.)* Je voudrais vous dire un mot... *(André s'est retourné.)* Ce télégramme m'apprend... *(Elle a pâli affreusement. André fait un pas vers sa femme, mais elle, très droite :)* Non, non, ne craignez rien ! Voici ce que contient ce télégramme : « Blessé le dix mai. En traitement depuis avant-hier hôpital central, Rennes. Serais heureux recevoir votre visite. » *(Elle lui a tendu la dépêche ; il l'a prise. Un silence. Enfin :)* Vous voyez... le capitaine de Genois est peut-être en train de mourir...

ANDRÉ, *les yeux sur la dépêche.*

La vie de cet officier n'est certainement pas en péril.

ÉDITH.

Qu'en savez-vous ?

ANDRÉ, *catégorique.*

Il a été blessé le dix. En aucun cas l'on n'évacuerait, au bout de cinq jours, sur une formation sanitaire lointaine, un blessé dont on considére-

rait l'état comme alarmant. La question ne se pose pas. D'ailleurs, les termes mêmes du télégramme donnent à penser qu'il ne s'agit pas d'une blessure très sérieuse.

EDITH.

On ne télégraphie jamais la vérité brutale !

ANDRÉ.

Toutefois, l'urgence se traduirait par quelque parole pressante. Vous ne trouvez rien qui y ressemble.

(Il lui a rendu le télégramme.)

EDITH.

Monsieur de Genois n'aurait pas lancé cette dépêche sans un motif d'une extrême gravité ! *(Un silence.)* J'en peux répondre ! *(Un silence.)* Rennes, c'est la ligne de Brest... Il y a un train à huit heures et quelque chose...

ANDRÉ *très vif.*

Je m'oppose à ce voyage, formellement !

ÉDITH.

André, je partirai ce soir. Il faut que je parte !

ANDRÉ.

Encore une fois, j'interdis ce voyage !

ÉDITH, *doucement.*

Mais, André, vous n'avez rien à m'interdire ! Je vous rappelle les conditions dans lesquelles nous vivons l'un près de l'autre.

ANDRÉ.

Je vous les rappelle aussi ! Le jour de notre unique explication, je vous ai offert de garder votre place à ce foyer. J'étais guidé par le souci de protéger, dans cette tempête, votre jeunesse et votre faiblesse. Je regrette profondément, Édith, que vous subissiez cette épreuve, mais qu'attendez-vous encore de moi ? Me croyez-vous homme à accepter le partage, le va et vient ?

ÉDITH.

C'est à un hôpital, que...

ANDRÉ

A tolérer que ma femme s'installe au chevet de

son amant, et, lorsqu'il sera guéri, reparaisse dans notre demeure ? Dites-moi ?

ÉDITH.

Je ne sais pas !... Il faut que je parte !

ANDRÉ.

On ne vous retiendra pas de force. Mais je vous somme de réfléchir ! S'il vous reste quelque honnêteté au cœur, vous reconnaîtrez qu'en acceptant mon offre, vous vous êtes, de votre côté, engagée.

ÉDITH.

A quoi ? A rester à Paris lorsque...

ANDRÉ.

A me respecter, à respecter, tout au moins, notre passé ! A cet hôpital, il y a des médecins de Paris... Nissol entre autres, le médecin chef Votre apparition y fera scandale.

ÉDITH.

Je m'efforcerai, par tous les moyens, de tenir ma visite secrète !

ANDRÉ.

Et alors même que vous y réussiriez?... Comptez-vous de ma part sur une capitulation? *(Il hausse les épaules.)* Quoi que vous tentiez du reste, l'histoire courra. Une heure après votre arrivée, vous aurez sali nos sept années de mariage, livré mon nom, ma personne aux risées. Voyez s'il vous convient de commettre cette action!

EDITH.

Je suis au désespoir de vous offenser, mais il y a quelqu'un qui m'attend, qui peut-être souffre horriblement... Je pars.

ANDRÉ.

Partez donc. Mais c'est, bien entendu, sans possibilité de retour. Ce seuil franchi, vous appartenez à l'aventure. Je ne vous connais plus.

ÉDITH *doucement.*

André, je ne serais pas revenue, me l'eussiez vous offert!

(Elle se dirige vers la porte de sa chambre.)

ANDRÉ.

Édith ! (*Elle s'arrête.*) Écoutez-moi.

ÉDITH.

Je vais à la gare ! Dans une demi-heure...

ANDRÉ.

Écoutez-moi !

ÉDITH.

Les trains sont bondés, je veux réserver une place. Dans une demi-heure, je serai de retour !

ANDRÉ.

Écoutez-moi d'abord !

ÉDITH.

Je vous assure que je reviendrai aussitôt !

ANDRÉ.

Non, écoutez-moi maintenant. Je réclame quelques minutes !

ÉDITH.

Ah! je suis tremblante d'anxiété et de fatigue!

ANDRÉ.

Pourquoi vous jetez-vous dans l'irréparable?

ÉDITH.

Mais...

ANDRÉ.

Parce que vous craignez que cet officier ne soit blessé grièvement? C'est votre angoisse qui vous mène?

ÉDITH.

Parce qu'il m'a appelée! Il savait en m'appelant que j'accourrais.

ANDRÉ

Eh bien, je vous prie, je vous prie instamment d'attendre.

ÉDITH.

Impossible.

ANDRÉ.

Écoutez ! De télégraphier à votre tour et de demander des nouvelles précises.

EDITH.

C'est impossible, impossible !

ANDRE

Vous les recevrez demain ! Ne me refusez pas ce délai.

ÉDITH.

Il est blessé et il m'appelle.

ANDRÉ.

Il n'a peut-être qu'une égratignure !

ÉDITH.

Oh, non !

ANDRE

Relisez sa dépêche ! Si tel était le cas, vous renonceriez à cet éclat, à ce départ ! Je n'en doute

pas. Accordez-moi ces vingt-quatre heures ! Vous voyez à quelle posture je me réduis !

ÉDITH.

Vous me mettez à la torture ! Je ne peux pas rester !

ANDRÉ.

J'ai les raisons les plus sérieuses, les plus pressantes de vous donner ce conseil !

ÉDITH.

Je ne peux pas rester.

ANDRÉ, *après une seconde de réflexion.*

Un dernier mot ! Qu'allez-vous devenir ?

ÉDITH.

Moi ?...

ANDRÉ.

Vous partez, nous divorçons. Et puis ? Vous épousez Monsieur de Genois ?

ÉDITH.

Oui !

ANDRÉ.

Et lui, désire-t-il ce mariage ? Le désire-t-il autant que vous ?

ÉDITH.

Oui !

ANDRÉ.

Vous en êtes certaine ?

ÉDITH.

Oui !

ANDRÉ.

Bon ! *(Une pause.)*

ÉDITH, *une prière.*

Laissez-moi sortir !

ANDRÉ, *après des mouvements intérieurs d'une violence extrême*

Eh bien, non !

ÉDITH.

A la fin, que...

ANDRÉ.

Non et non ! Je ne me prêterai pas à ceci ! Édith, je vous jure sur ma vie sans tache, que ce n'est pas la jalousie qui parle !

ÉDITH.

Je ne comprends pas !

ANDRÉ.

Je jure que vous n'êtes plus ma femme. Vous redevenez la fille de dix-neuf ans que j'ai reçue des mains de son père, de mon maître déjà mourant. Oui, je vous regarde comme un dépôt sacré !... *(La prenant aux poignets.)* Ne partez pas ! Je ne veux pas pour vous de cette destinée.

ÉDITH.

Vous êtes fou ! Je ne respire que pour ma vie nouvelle !

ANDRÉ.

Votre vie nouvelle ! Vous vous perdez, je vous

en avertis ! Cet homme vous mènera droit au désespoir, — oui, et au dégoût de vous-même !

ÉDITH.

Ah, non, pas cela ! Vous n'en avez pas le droit !

ANDRÉ.

Je remplis un devoir impérieux.

ÉDITH.

Jugez-moi et chassez-moi ! Mais pas un mot contre lui ! Pas un seul !

ANDRÉ.

Je remplis un devoir. Cet homme ne craint pas de...

ÉDITH.

Pas un seul mot ! Et je vous défends de l'appeler : cet homme ! Vous entendez ? Je vous le défends ! Je vous le défends !

ANDRÉ, *sèchement*.

Je vous en prie !

ÉDITH.

Oui, je vous le défends ! Appelez-le ce héros !

ANDRÉ.

Je m'incline devant la grande bravoure du capitaine de...

ÉDITH.

Savez-vous ce qu'il a fait ?

ANDRÉ.

Encore une fois...

ÉDITH.

Savez-vous qu'il est un des deux premiers officiers de cavalerie ayant demandé un changement d'arme ? Oui, dès octobre, il est passé dans l'infanterie, cet homme ! Sur sa demande ! C'est cela que vous lui reprochez ?... Lui à qui l'on offrait toutes les faveurs, toutes les bonnes places, il a demandé une section de chasseurs à pied ! Et à la tête de ses chasseurs, il s'est battu sur l'Yser, aux Éparges, à Beauséjour... Il a été nommé capitaine sur le champ de bataille, décoré de la

Légion d'honneur... Il a une citation à la brigade, deux à l'ordre de l'armée !

ANDRÉ, *calme, les bras croisés, qui la regarde dans les yeux.*

Je vous répète...

ÉDITH.

Oh ! il ne possède pas votre génie chirurgical, votre main ! Il n'opère pas chaque matin devant des infirmières en extase ! Mais, tout cet hiver il l'a passé dans l'eau... avec de l'eau jusque-là... puis jusque-là !... Une fois, dans le Nord, quatorze jours de tranchée de première ligne ! Il a couché sur des cadavres, il a mangé du pain ensanglanté... ce n'est pas une histoire, du pain trempé de sang !... Il vivait sous la mitraille... Pendant qu'à Paris, vous me protégiez si généreusement, monsieur le grand Médecin, qui vous protégeait, vous ? Cet homme !... Mon petit capitaine de chasseurs !... et pas avec des paroles !... avec sa poitrine... toujours offerte, avec son pauvre corps... son corps qui est maintenant... Ah ! j'ai si peur !...

(Elle sanglote.)

ANDRÉ.

J'ai grand'pitié de vous !

ÉDITH, *à voix basse, étranglée par les larmes.*

Ce n'est pas vrai ! Vous mentez ! Vous êtes un menteur. Je viens de comprendre !... Vous aussi vous croyez qu'il va mourir !

ANDRÉ.

Quoi ?

ÉDITH.

Oui, vous le croyez, comme moi ! Et à l'instant, vous essayiez de me retenir jusqu'à demain et, demain, il aurait été trop tard... La voilà votre pitié !

ANDRÉ.

Oh

ÉDITH.

Je vois tout votre calcul, maintenant ! Oui, depuis le début ! Le jour de la mobilisation, si votre orgueil a plié... c'est que déjà vous l'escomptiez sa mort !

ANDRÉ *se contenant encore, et avec un sourire de dégoût :*

Quelle infamie !

ÉDITH.

L'infamie, elle se passait là dedans, dans votre tête ! Vous vous êtes dit : je m'humilie, mais je la garde ! L'autre part pour la guerre ! Il se trouvera bien une balle ou un obus pour...

ANDRÉ. *hors de lui, frappant de son poing la table, dominant les paroles d'Édith que l'on ne distingue plus.*

Assez ! assez ! assez ! Taisez-vous, malheureuse folle !

ÉDITH.

... une balle ennemie...

ANDRÉ.

Taisez-vous ! Mais, taisez-vous donc ! Je vous ordonne de vous taire !...

(Ils s'arrêtent. Sur le seuil de la porte du vestibule madame Cordelier a paru.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME CORDELIER.

(Un silence.)

MADAME CORDELIER.

De la porte d'entrée, j'ai entendu vos cris.. *(Un silence.)* Enfin, que se passe-t-il dans cette maison ?

ÉDITH, *sèchement.*

Rien du tout. Je suis obligée de sortir.

ANDRÉ.

Pardon !

ÉDITH, *contenant son impatience et sa violence.*

Comme je vous l'ai dit, je reviendrai dans une demi-heure.

Et elle quitte la pièce.

SCÈNE X

ANDRÉ, MADAME CORDELIER.

MADAME CORDELIER

André ?...

ANDRÉ

Rien en effet, ma mère... rien du tout! Cette femme, ma femme, vient de m'outrager de la façon la plus cruelle...

MADAME CORDELIER

La petite malheureuse!

ANDRÉ

Elle m'a traité de... je ne sais pas!... d'assassin, ou presque! (*Il a les yeux pleins de larmes.*)

MADAME CORDELIER.

Toi!... Mon enfant... *(Elle s'est assise à son côté. L'a pris dans ses bras. Un silence.)* André, il y a près d'un an que j'assiste au drame de votre ménage! Malgré mon affliction, je ne t'ai jamais posé, même une question indirecte...

ANDRÉ.

Eh bien, ma mère, oui!... Édith a un amant.

MADAME CORDELIER.

Monsieur de Genois?

ANDRÉ.

Vous le saviez?

MADAME CORDELIER.

Je l'ai toujours pensé. Je l'ai vu ici, une seule fois, la veille de son départ pour Verdun

ANDRÉ

C'est ce même jour qu'Édith m'a tout avoué, que j'ai tout appris. Tout appris, c'est une façon

de parler, car depuis!... Maman, voici une heure que je me débats dans un drame de conscience, vraiment atroce! Un devoir d'une cruauté inouie s'impose à moi!

MADAME CORDELIER.

Mais lequel?

ANDRÉ.

Monsieur de Genois a séduit cette petite infortunée, m'a volé ma femme par dévergondage pur. Édith n'a été pour lui qu'un amusement. Il avait conservé sa maîtresse, — la vraie, — une fille ramenée jadis de Saïgon. A la déclaration de guerre, il a fait, à cette créature, cadeau de ses meubles, de tous ses bibelots, lui a confié son appartement, où d'ailleurs elle n'avait pas cessé de venir et où il recevait, en même temps que cette femme du ruisseau, ma femme! Ces lugubres détails, je les ignorais, bien entendu, quand, il y a trois ou quatre mois... au début de janvier, je trouve dans mon courrier une lettre signée : Lucienne Francil. C'est le nom de cette personne. Elle réclamait un rendez-vous, et faisait allusion à une correspondance intime, qui était de nature à m'intéresser vivement. Le len-

demain, je la reçois à l'hôpital, dans mon cabinet. Dès la porte, aux yeux, je discerne une opiomane. Sans beaucoup de détours, cette femme offre de me livrer des lettres d'Édith. Quatre-vingt-trois lettres. Elle n'a pas eu la peine de crocheter un tiroir pour les tenir. Genois, au départ, a laissé tous ses papiers en l'air. Mademoiselle Francil connaissait, d'ailleurs, l'existence de ces lettres : avant la guerre, monsieur de Genois lui en lisait des extraits pour la divertir ! Maman, je m'excuse ! Comme il me répugne de dérouler cette histoire devant la femme que vous êtes !

(Il s'est mouché, s'est essuyé les yeux.)

MADAME CORDELIER.

Mon André !

ANDRÉ.

Cette fille était poussée par le désir de me soutirer de l'argent, mais aussi par un dépit visible. Son amant la négligeait, la laissait sans aucune nouvelle. Elle pratiquait à la fois un chantage et une vengeance. J'ai demandé : « Pour les lettres, combien ? » Elle m'a parlé de ses embarras d'argent, puis a fixé la somme, avec un sou-

rire. Dix mille francs. L'après-midi, l'échange s'opérait.

(Il s'essuie le front.)

MADAME CORDELIER

Et cette Édith n'est pas morte de honte et de douleur? Elle ose élever la voix!

ANDRÉ.

Mais, de tout ceci, Édith ne soupçonne rien.

MADAME CORDELIER.

Comment!...

ANDRÉ.

A l'époque, le capitaine de Genois se battait... Elle vient de me jeter à la figure ses états de services. Je les connaissais déjà, en partie. Il s'est conduit admirablement!

MADAME CORDELIER.

Je ne vois pas le rapport!

ANDRÉ.

Parler à Édith, c'était frapper dans le dos ce combattant! Ah! maman, on ne fait pas abs-

traction de la guerre! Elle est devenue un élément de toute chose, elle peut modifier jusqu'à nos droits moraux! De son côté, Édith, à l'hôpital, se prodiguait...

MADAME CORDELIER.

Comme tant d'autres, qui sont honnêtes!

ANDRÉ.

Il a été beau, l'effort de cet être physiquement et moralement faible! Le jour, la nuit, de toute sa frêle force, elle s'est donnée à ces épouvantables blessures de la face... Jamais une défaillance!... Enfin, je me suis tu, et je m'approuve encore de ce silence que j'eusse tant voulu garder jusqu'à la fin de la campagne! Mais, tout à l'heure, un télégramme a tout renversé. Le capitaine de Genois est à l'hôpital de Rennes, blessé. J'ai lieu de croire que c'est peu de chose, mais il réclame Édith, et Édith est résolue à partir ce soir même.

MADAME CORDELIER.

Ah!

ANDRÉ.

Si elle part, elle rompt le dernier lien. Entre elle et moi, c'est fini

MADAME CORDELIER.

Je le pense!

ANDRÉ.

Elle se ferme donc toute retraite. Elle se précipite dans la dépendance absolue de Genois.

MADAME CORDELIER.

Puisqu'elle l'aime!

ANDRÉ.

Elle l'aime, mais elle ne le connaît pas. Et moi, je le connais! Et, à cette heure, je n'ai plus le droit de taire à Édith ce que je sais! Voilà, ma mère, où j'en suis!

MADAME CORDELIER.

André, écoute mon conseil : laisse-la s'en aller! Sépare-toi de cette compagne indigne!

ANDRÉ.

Mais comprenez-moi : Édith est libre, mille fois libre! C'est moi qui ne le suis plus! J'ai épousé cette femme lorsqu'elle n'avait pas vingt ans, je ne peux pas, aujourd'hui, l'envoyer, ignorante de tout, à je ne sais quels malheurs et quelles déchéances! Je lui dois ma découverte!

Ensuite, s'il lui plaît de courir cette horrible aventure, bon voyage!... Mais mon silence me ferait le complice même de sa perdition!... Je me rendrais coupable d'une lâcheté, d'une félonie... C'est impossible!

MADAME CORDELIER, *convaincue.*

Tu as raison!

ANDRÉ.

J'étais certain, maman, que vous m'approuveriez. Mais tout cela n'est pas commode... Pas commode! *(Il a gagné la porte de son cabinet; il disparaît un instant, revient portant un paquet soigneusement cacheté.)* Il faut que je lui restitue ses lettres. Je les ai placées sous ce pli, après en avoir vérifié l'écriture, et sans en lire une ligne, bien entendu. *Douloureux.)* Les voici telles que je les ai reçues des mains de mademoiselle Lucienne Francil!

(Il a posé le paquet sur la table.)

MADAME CORDELIER

Mon fils, tu as beaucoup souffert!

ANDRÉ.

Oui, maman, beaucoup. *(Elle lui a pris la main; il se*

penche sur sa mère, qui l'embrasse.) A votre arrivée, j'étais hors de moi. Elle avait refusé net de m'entendre, et elle me souffletait d'une telle accusation... celle d'avoir spéculé sur la mort du capitaine de Genois... sa mort à l'ennemi!

MADAME CORDELIER.

C'est monstrueux!

ANDRÉ, *qui a pris une chaise, qui s'assied.*

J'ai réagi si violemment, qu'après, je me suis dit avec terreur : peut-être touchait-elle juste!

MADAME CORDELIER.

Oh!

ANDRÉ.

Ah! un homme est un homme!... Mais non! Je viens de m'interroger jusqu'au fond de ma conscience. J'ai parfois envisagé ce dénouement, oui, mais pour craindre que le coup ne brisât les pauvres épaules d'Édith. Uniquement pour cela! Pas une seconde, sous aucune forme et sous aucun prétexte, je n'ai escompté, souhaité la mort de ce Français. Jamais. Je l'affirme.

MADAME CORDELIER.

Mon grand fils!

ANDRÉ, *qui a consulté sa montre.*

Croyez-vous qu'Édith persiste dans son projet... après cette révélation... ou qu'elle reste?

MADAME CORDELIER.

Je ne crois pas qu'elle reste.

ANDRÉ, *simplement*

Ah!

(Une pause.)

MADAME CORDELIER.

Et toi?

ANDRÉ.

Je ne sais pas. *(Une pause.)* Si! Le dégoût peut l'arrêter.

(Une pause.)

MADAME CORDELIER.

Elle te ferait bien de la peine en te quittant!

ANDRÉ.

Non! Séparé d'elle, je serais moins malheureux qu'à présent. Beaucoup moins! C'est par honnêteté pure que je m'oppose à son départ!

MADAME CORDELIER.

Tu ne l'aimes plus autant?

ANDRÉ.

Je ne l'aime plus.

MADAME CORDELIER.

Tu en es certain?

ANDRÉ.

Certain. Il ne me reste qu'une affreuse amertume qui durera autant que moi. *(Une pause.)* Oh! oui, je me sens plus seul ici que si je vivais seul!... Édith n'est plus, par cette maison qu'une ombre du passé, un fantôme parmi des fantômes... *(Il est allé à la fenêtre.)* La voici!

MADAME CORDELIER.

Je voudrais tant te revoir après votre entretien. Puis-je passer dans ton cabinet?

ANDRÉ.

Certainement.

(Il lui en ouvre la porte.)

MADAME CORDELIER, *sur le seuil.*

Et si elle persiste à ne pas t'écouter ?

ANDRÉ.

Oh ! mais je ne le souffrirai pas ! Je libérerai ma conscience coûte que coûte ! Oui, dussé-je m'enfermer avec elle et attendre son bon plaisir ! Mais rassurez-vous ! Nous n'en viendrons pas là.

MADAME CORDELIER.

Je te laisse.

SCÈNE XI

ANDRÉ, ÉDITH.

(André prend et manie un instant le paquet de lettres, puis le repose. Entre Édith. Elle referme la porte derrière elle, s'avance d'un pas ou deux.)

ÉDITH, *ardemment.*

Je vous demande pardon !

ANDRÉ, *très bref.*

Je n'ai rien à vous pardonner.

ÉDITH.

Oh !

ANDRÉ.

Rien ! S'il s'agit de vos propos, ils ne pouvaient n'atteindre.

ÉDITH.

André, le mouvement que j'ai eu contre vous me fait horreur !

ANDRÉ.

Ne revenons pas là-dessus. C'est tout à fait secondaire, je vous assure. D'ailleurs, votre état nerveux ne m'a pas échappé.

ÉDITH.

C'est vrai... Je suis fatiguée... et très inquiète. Mais rien ne peut excuser la bassesse de mes paroles ; car je pense, j'ai toujours pensé qu'il n'existait pas un cœur plus grand que le vôtre.

ANDRÉ.

Je suis sensible à ce témoignage, mais...

ÉDITH.

André, pendant six années, de toute mon âme, j'ai désiré vous aimer ! J'avais épousé l'homme que j'admirais entre tous. Ces six années, je les ai vécues dans la consternation, car je n'avais pas d'amour pour mon mari, et je sentais, en moi, tant d'amour ! Oui, j'ai été, six ans, la créature la plus désolée. Si je trouve le courage de

vous le révéler aujourd'hui, c'est que nous sommes l'un devant l'autre pour la dernière fois.

ANDRÉ, *d'une voix sourde.*

Asseyez-vous, Édith. J'ai à vous parler.

ÉDITH.

Accordez-moi un moment encore!

ANDRÉ.

Non... il faut que je vous parle.

ÉDITH.

Ce que j'ai à vous dire est grave!... Et je viens d'y penser très fort. Je vous supplie de m'entendre! Oui, André, je vous en supplie!

ANDRÉ.

Soit! mais ceci est très douloureux...

ÉDITH.

André, en quittant, ce soir, votre maison, je vous rends une nouvelle offense pour la bonté admirable que vous m'avez témoignée dans ces

derniers mois. Ainsi, je vous aurai fait tout le mal que l'on peut faire... J'en suis épouvantée! Je vais à Rennes, André, parce qu'il faut que j'y aille! Vous ne connaissez pas le caractère de monsieur de Genois : ce télégramme est terrible! Ici, je ne vis plus. Non, vraiment, ce n'est pas vivre! Ma vie se joue, là-bas, près de ce lit... *(Les larmes venant :)* Peut-être... peut-être tout est-il déjà terminé...

ANDRÉ.

Édith, il faut vous calmer. *(L'ayant conduite à un fauteuil.)* Mettez-vous là.

ÉDITH

Oui. *(Elle s'assied.)* Je m'étais promis de me bien tenir... mais je n'ai plus de force. Excusez-moi! Cela fait bien des jours que j'attendais des nouvelles... Je n'ai pas dormi une minute.

ANDRÉ.

Calmez-vous.

ÉDITH.

Oui!... *(Une pause.)* André, il faut que je vous dise une chose!... Je le dois. Lui, je dois abso

lument vous dire cette chose, avant que nous nous séparions pour toujours. *(Faisant effort :)* André... vous avez du mépris pour l'homme que j'aime. *(Une pause.)* Eh bien! c'est injuste, horriblement injuste!

ANDRÉ.

Édith, je crois...

ÉDITH.

Oh! ne m'arrêtez pas! Celui que je défends n'est plus, à cette heure, qu'un pauvre blessé! Je ne peux pas m'éloigner sans répondre, oh! très posément, cette fois, à votre prédiction si pénible, si dure! Comprenez-moi! Je l'aime et je me moque des jugements! Je braverais l'opinion de la terre entière! Mais il m'est intolérable que vous, André, vous puissiez croire que j'ai brisé une grande vie comme la vôtre, pour me dégrader!... Cela n'est pas, ne sera pas!... Jamais, je ne me rendrai indigne de la douleur que j'ai vue dans vos yeux!... Je vous jure que vous vous trompez sur monsieur de Genois! On vous a renseigné faussement. Tout le monde doit le méconnaître : il se méconnaît lui-même! Mais la guerre a fait paraître son âme. Tout à l'heure, dans la colère, je vous ai crié la vérité : il a cherché toute la

souffrance et tout le risque. Pourtant, il n'est pas conduit par l'ambition des récompenses... Ça lui est bien égal! Alors?... Alors il a servi une idée, une seule, celle du sacrifice absolu. Je peux témoigner de son entêtement!... Depuis le jour où il est parti, jusqu'au jour où... où il est tombé, il n'a fait que se dévouer, se dévouer... Il a l'âme d'un héros!... André, vous vivez bien au-dessus des autres hommes, personne plus que moi n'en a conscience, mais la guerre a porté Louis de Genois aux mêmes sommets! Parfois, j'ai gravi ces sommets, pour vous rejoindre, et j'en ai respiré l'air... J'ai la certitude de ne pas déchoir!... Vous m'annonciez que je serais bientôt réduite au désespoir! André, pourquoi? Je crois qu'il m'aime autant que je l'aime. Il ne ment jamais, il ne m'aurait pas menti, chaque jour, devant la mort! Il a pu commettre dans sa vie, je n'imagine pas quoi... des légèretés de jeune homme. Ne le jugez pas là-dessus, et surtout, surtout ne craignez pas pour moi. Il est aussi incapable de me faire du mal que... d'abandonner son poste! S'il n'est pas... trop blessé, si ce n'est pas... une chose affreuse, si ma terreur a été vaine, si, dans la suite, il est encore protégé!... si... si on me le laisse, tout ce que le cœur peut donner et de-

sirer, je le posséderai... Je le possède. Vous ne le croyez pas?

ANDRÉ, *ayant regardé en silence cet anxieux et ardent visage levé vers lui, ces yeux.*

Si. Je le crois.

ÉDITH.

C'est vrai?

ANDRÉ.

C'est vrai.

ÉDITH.

Ce n'est pas votre pitié qui parle?

ANDRÉ.

Non. Je reconnais une erreur, une injustice.

ÉDITH.

Mais... ce qu'on vous a raconté sur lui?...

ANDRÉ.

N'existe pas à côté de ce que je viens d'entendre. Je vous en donne l'assurance! Allez, ma petite, vers votre blessé, vers votre destin.

(Un temps.)

ÉDITH, *qui s'est levée*

Pourrez-vous, un jour, penser à moi sans colère ?

ANDRÉ.

Oui, votre image est préservée.

ÉDITH, *en un mouvement d'infinie gratitude.*

André, vous êtes...

ANDRÉ.

Non, Édith. Plus un mot ! Partez.

ÉDITH.

Ne me laisserez-vous pas...

ANDRÉ.

Rien. A quoi bon ? C'est fini ! Faites vos préparatifs, et il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas. Adieu, Édith. Bonne chance !

(Il lui a tendu la main. Sur cette main, qu'elle a prise, Édith se penche, pour la baiser. Mais André la dégage vivement. Il a un visage sévère, des yeux désespérés. Un instant ils demeurent l'un devant l'autre, en détresse. Puis Édith sort silencieusement.)

SCÈNE XII

(Au bout de quelques secondes, la porte du cabinet de travail s'ouvre. Entre madame Cordelier.)

MADAME CORDELIER.

Je n'entendais plus le son de vos voix... Eh bien ?

ANDRÉ, *sourdement, sans regarder sa mère.*

Elle part.

MADAME CORDELIER.

Ah !

ANDRÉ.

Mais je n'ai rien dit.

MADAME CORDELIER, *stupéfaite.*

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Ce soldat glorieux !... Après tout, la guerre a

pu refaçonner un homme !... Et puis... il y a la guerre !

MADAME CORDELIER.

André, mais ta résolution était prise ! Que signifie ce changement ?

ANDRÉ, *qui n'a pas bougé, dont les yeux suivent encore le départ d'Édith.*

Elle l'aime... trop.

MADAME CORDELIER.

Je ne comprends plus !

ANDRÉ, *se retournant.*

Un grand amour s'est dévoilé à moi... Oui, je me suis trouvé devant la fierté, la ferveur... le ravissement d'un grand unique amour ! Alors je ne me suis plus senti le droit de parler.

MADAME CORDELIER.

C'est de la démence !

ANDRÉ, *du ton le plus simple.*

Non, ma mère ! Car la vie n'offre rien de plus limpide, de plus précieux. Rien... Et si j'avais

déposé dans ce cœur, tout embelli par sa foi, la goutte de poison que je détiens, si j'y avais créé cette source d'infection permanente... ce désespoir qui eût flétri la jeunesse d'Édith, et tous ses rêves à toujours, je commettais la pire violence... je dérobais quelque chose à la pureté du monde!

MADAME CORDELIER.

Tu faisais ton devoir!

ANDRÉ.

Ou je rendais honorablement le mal pour le mal! Il faut prendre garde, maman!... Ah! j'aurais pu me venger! J'ai tenu son bonheur entre mes deux mains. Voyez, elles sont tremblantes encore, de leur victoire!

MADAME CORDELIER, *avec détresse.*

Tu l'aimes! Mon pauvre fils, tu l'aimes toujours!

ANDRÉ, *tandis que les larmes montent, débordent, inondent son visage.*

C'est vrai... Et je souffre... Je suis déchiré par son départ, par son amour pour l'autre...

MADAME CORDELIER.

André !...

ANDRÉ.

Je ne suis plus qu'un vieil homme abandonné... Mais ce n'est pas la passion qui m'a commandé de me taire. Ah ! non, par exemple ! La passion me criait : « Vas-y ! Frappe-la de ta justice ! Tu peux bien tuer son âme ! Dans ce carnage, dans cette universelle boucherie, qu'est-ce que la mort d'une âme ? Tâche de garder ta femme ! » Mais une émotion venue du meilleur de moi, de mon respect de la vie, de mon indestructible croyance au bien, m'a sauvé de ce crime ! Et j'en suis bien heureux !... Je n'ai pas tué ! Je ne tuerai pas !

MADAME CORDELIER.

André, réfléchis...

ANDRÉ, *qui a repris le paquet de lettres et qui se dirige vers son cabinet de travail.*

Inutile ma mère ! Moi aussi j'ai fait mon sacrifice. Je ne tuerai pas !

ACTE TROISIÈME

ACTE III

A l'hôpital de Rennes. Une chambre d'officiers. Des murs blancs, une toilette, une cheminée, une fenêtre sans rideaux, ni stores, par laquelle on aperçoit le bâtiment d'en face. Dans un coin, la cantine du capitaine de Genois, très usée, très sale. Deux petits lits de fer : l'un n'est pas défait ; dans l'autre, Louis est couché. Au lever du rideau, il dort.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉDITH, MADAME DE SAUVAIGE, RICHARD.

(Édith a enlevé son chapeau et l'a posé sur une chaise, et, près de la porte, elle cause à demi-voix avec Madame de Sauvaige, une jeune femme gracieuse, qui porte e costume de la Croix-Rouge. Richard, un infirmier, achève de laver le parquet avec un torchon tortillé autour d'un balai.)

(Un silence.)

MADAME DE SAUVAIGE.

Il dort bien... Il n'est pas oppressé...

(Une pause.)

ÉDITH, *dont le regard ne se détache pas du visage de Louis.*

Alors... c'est là ?

(Elle a porté la main à son dos.)

MADAME DE SAUVAIGE, *pleine de sympathie pour cette angoisse.*

Oui... à peu près !... A la hauteur des reins. Il a été opéré, le lendemain de son arrivée... par le docteur Berger... un excellent chirurgien. Il n'a pour ainsi dire pas souffert !

ÉDITH.

Et vous n'avez pas vu la plaie ?

MADAME DE SAUVAIGE

Non... je n'assiste pas aux pansements. C'est madame Odier qui soigne le capitaine.

ÉDITH.

Vous ne croyez pas que l'éclat d'obus ait pu... ait pu toucher la colonne vertébrale?

MADAME DE SAUVAIGE.

Oh! non... L'opération a très bien réussi!... Évidemment, il s'agit d'une blessure sérieuse! Elle réclamera des soins très... longs. *(A l'infirmier.)* Vous avez fini, Richard?

RICHARD, *qui a nettoyé la table de toilette.*

Oui, madame.

(Il salue et sort. On perçoit indistinctement le refrain d'une chanson comique, repris en chœur.)

MADAME DE SAUVAIGE, *souriant.*

Vous entendez la belle musique? Ce sont nos soldats qui chantent... On leur donne un concert.

ÉDITH.

Il est pâle... Comme il est changé!... *(Une pause.)* A-t-il beaucoup de fièvre?

MADAME DE SAUVAIGE.

Vous savez, les blessures, en général...

ÉDITH *qui, à pas de loup, s'est approchée du lit, qui a décroché le tableau de températures*

Quarante, virgule trois !

MADAME DE SAUVAIGE.

Le jour de l'extraction !

ÉDITH.

Trente-huit quatre, ce matin... Oui, la température baisse... C'est un bon signe !

MADAME DE SAUVAIGE.

Le meilleur !... Il s'éveille !... Je vous laisse, madame. Je reviendrai vous prendre...

ÉDITH, *plus bas.*

Une demi-heure, ce n'est pas trop ? Je ne le fatiguerai pas ?

MADAME DE SAUVAIGE. *de même.*

Non... Le docteur Berger l'a permis.

ÉDITH.

Tant mieux ! Cela prouve qu'il n'est pas inquiet !...

MADAME DE SAUVAIGE.

Sûrement. *(De la porte.)* Voilà... En ouvrant les yeux, il ne verra que sa visiteuse.

(Un regard chargé de sensibles pensées.)

ÉDITH.

Merci, madame.

SCÈNE II

ÉDITH, LOUIS.

(Édith, qui demeure à la même place, dont l'émotion est indicible, guette le réveil de Louis. Quelques secondes se passent.)

LOUIS *ouvre et referme les yeux, deux ou trois fois. Enfin, il tourne lentement la tête du côté d'Édith, la regarde un moment, puis murmure.*

Mon amour...

ÉDITH.

Mon amour...

(Elle a fait un pas vers le lit ; mais les yeux de Louis se referment encore. Un silence.)

LOUIS, *qui s'évade enfin de son assoupissement.*

Tu es venue...

ÉDITH, *penchée sur lui.*

Mon adoré, mon Louis adoré...

(Elle le baise aux lèvres, aux yeux, au front, aux lèvres encore, délicatement, longuement.)

LOUIS.

Tu es venue !

ÉDITH.

Tu as mal ? Tu souffres ?...

LOUIS.

Pas le moins du monde !

ÉDITH.

Tu me dis la vérité ?

LOUIS.

J'ai beaucoup souffert les deux premiers jours, et un peu avant-hier, après l'opération. Voilà tout.

ÉDITH.

C'est ce que m'a raconté madame...

LOUIS.

Madame de Sauvaige ?

ÉDITH.

Oui.

LOUIS.

Comme elle est bonne !

ÉDITH.

Elle a été exquise, elle m'attendait...

LOUIS.

Tu peux nous croire. Je ne sens plus ma blessure. *(Une pause.)* Je t'aime, Édith.

ÉDITH.

Mon adoré...

LOUIS.

Tu es jolie !... Que tu es jolie !

ÉDITH.

Mon chéri...

LOUIS.

Édith... tes lettres !... Tes lettres si belles !... Si belles !

ÉDITH.

Et tes lettres ! *(Elle est assise près du lit, elle tient la main de Louis, l'appuie à ses lèvres, à sa joue.)* Tu as chaud !

LOUIS.

Un peu de fièvre... La fièvre a toujours été mon amie... Elle me procure une exaltation assez agréable...

ÉDITH.

Tu as été très bien opéré?

LOUIS.

Oui, par Berger... un camarade de collège! Quelle rencontre!...

ÉDITH.

Il est content! L'opération a parfaitement réussi!

LOUIS.

Oui... il paraît. Mon petit cœur, mais vous avez maigri, maigri!...

ÉDITH.

Mais non!

LOUIS.

Levez-vous, une seconde!... Si, que je vous

voie!... Oh! je retrouve l'ombre de vous! Rien ne pouvait autant me chagriner!

ÉDITH

Quelle folie!... Je me porte très bien! Mon chéri, je vous l'assure! J'ai maigri, un peu. C'est assez naturel! Mais à présent, tu sais... oh! à présent!... Chaque minute m'embellira! Mon amant chéri, chéri, tu es blessé, déchiré, mais tu ne mets plus devant les canons, les fusils, devant tout ce qui brûle et tue, ta poitrine, ta tête, ton ventre, tes jambes... Que j'ai eu peur! que j'ai eu peur!... Ah! le bonheur de te toucher... je te touche... je possède la chaleur de ton corps... là, sous la chemise, c'est ton épaule... *(La voix, les yeux pleins de larmes.)* C'est bien toi? Je ne vais pas m'éveiller? Dis!... dis-moi, mon cher être chéri, c'est toi?

LOUIS, *avec un pâle sourire*

Oui, mon aimée, c'est moi... Raconte-moi, vite! Ton mari, quelle explication lui as-tu donnée?

ÉDITH.

Je lui ai lu ton télégramme...

LOUIS.

Ah ?

ÉDITH.

Aussitôt. C'était le plus simple et le plus digne.

LOUIS.

Oui. Alors ?

ÉDITH.

Nous avons échangé un adieu plein de mélancolie. Le mien témoignait bien mal de mon remords et d'une immense gratitude... Il a été si bon et si grand !

LOUIS.

Mais... pas un adieu définitif ?

ÉDITH.

Si !

LOUIS.

Oh ! Édith...

ÉDITH.

Mon Louis, forcément !

LOUIS.

Et il a, sans résistance, accueilli, cette idée... l'idée de votre séparation ?

ÉDITH

Non... Il s'est, d'abord... irrité. Je crois qu'il avait du chagrin.

LOUIS, *pensif.*

Oui, c'était fatal ! Je sentais que mon télégramme provoquerait cette rupture. *(Tourmenté :)* Ha !... Je tenais tellement à te voir aujourd'hui !

ÉDITH.

Voilà !... Tu es troublé ! J'aurais dû te cacher cette nouvelle pendant un jour ou deux !

LOUIS. *grave.*

Oh ! non, mon cher amour... Non, non !

ÉDITH.

Je te devine ! Déjà tu envisages le jour où tu

repartiras! Mon méchant, mon cruel!... Et tu redoutes, pour moi, la solitude. N'est-ce pas vrai?

LOUIS.

Oui, Édith, je ne veux pas te laisser seule.

ÉDITH.

Sache que si ce temps impitoyable doit renaître, je la bénirai, ma solitude!

LOUIS, *pitoyable.*

Mon petit....

ÉDITH

Mon Louis, je la bénirai! Je ne pourrais plus subir la contrainte des derniers mois... cette fausse vie conjugale!... C'est trop! Si la guerre te reprend, Louis, tu ne m'entendras plus demander grâce comme le premier août! Non! Tu m'a enseignée, mon héros! Mais, cette fois, je ne serai plus une des muettes de la grande angoisse, cette pauvresse honteuse! Je serai la maîtresse de Louis de Genois! Les gens ne diront plus : « Madame Cordelier fait de la neurasthénie! »

Ma souffrance portera ton nom. Mais ne touchons pas à cette chose... lointaine, si lointaine!... Qui sait?...

(Elle s'est penchée sur lui.)

LOUIS.

Ma bouche est fiévreuse...

ÉDITH.

Je t'aime, Louis! *(Un baiser.)* J'ai reçu ta petite lettre, hier, à la minute où je partais pour la gare! Alors, tu as été blessé à l'attaque de Loos...

LOUIS.

Oui...

ÉDITH.

Je m'en doutais un peu. Le lundi?

LOUIS.

Oui... les deux premiers jours, j'avais impunément affronté toutes les mitrailleuses, traversé deux barrages, et cætera... Et puis, lundi, vers onze heures du soir... calme absolu... J'étais assis

sur le parapet, je surveillais le travail, lorsque le bombardement a repris. Au tout premier obus, un 150, j'ai attrapé cet éclat!

ÉDITH.

Oh!...

LOUIS.

C'est dommage!

ÉDITH.

Et on n'a pu te transporter à l'ambulance que le lendemain?

LOUIS.

Et oui! Impossible de passer.

ÉDITH, *avec horreur.*

Oh! mon chéri... Et après?

LOUIS.

J'ai été embarqué pour Nœux-les-Mines, puis pour Arras... Et, de là, évacué sur Rennes...

(Il a fermé les yeux.)

ÉDITH

Je t'ennuie avec mes questions!... Pardon!

LOUIS, *tendrement.*

Ma petite fille!

ÉDITH.

Ah! ce petit mot d'autrefois!... Tu n'es pas très bien couché!

LOUIS.

Non, les oreillers ont glissé...

ÉDITH.

Attends... *(Elle arrange le lit.)* Comme cela?

LOUIS.

Oui... Vous êtes si douce, ma douceur... ma fraîcheur!

ÉDITH.

Je ne pourrais pas te soigner, être ton infirmière; j'aurais trop d'émotion!... Si tu redormais un peu?

LOUIS.

Oh, mais non! Mon Édith, voudrais-tu ouvrir ma cantine?

ÉDITH.

Oui!

(Elle s'empresse.)

LOUIS.

Tu vois une sacoche en cuir?

ÉDITH.

Oui!

LOUIS.

Tu y trouveras une enveloppe à ton adresse.. *(Une pause.)* Une enveloppe bleue...

(Pendant ces recherches, les voix des soldats se font entendre de nouveau.)

ÉDITH.

Celle-ci?

LOUIS.

Oui. Elle est bien sale, bien fripée... J'ai écrit ces pages il y a trois ou quatre mois... Tantôt,

mon amour, à votre hôtel, vous lirez cette confession.

ÉDITH, *gentille.*

Une confession ?

LOUIS.

Oui. Édith, avant... avant la guerre... croyais-tu que... je t'aimais ?

ÉDITH.

Oui.

LOUIS.

Mais... pourquoi ?

ÉDITH.

Tu me l'avais dit.

LOUIS.

Mon bel ange !

ÉDITH

Et j'étais une fille romanesque, je vivais de mon rêve... Plus tard, j'ai dû reconnaître que je m'étais trompée, et qu'alors, tu ne m'aimais pas.

LOUIS.

Plus tard?

ÉDITH.

Plus tard, Louis. Lorsque tu m'as aimée.

LOUIS.

Que tu es charmante et belle! Tu as raison : plus tard, du fond des trous où nous guettions, je t'ai donné tout le regret et toute la tendresse d'un homme. Le cœur s'enrichit, quand chaque minute est pleine d'adieu... Combien je t'ai aimée, là-bas, ma bien-aimée!

ÉDITH, *dans un murmure.*

Louis...

LOUIS.

On est très bien, tu sais, parmi les soldats de la guerre pour regretter et pour chérir. L'amour est respecté chez tous ces hommes arrachés à la femme, et qui rêvent à la femme et au foyer... Et quelle claire vision de la vie suggère cette présence de la mort! Comme l'essentiel apparaît! Pendant cette longue menace, je me suis connu.

J'ai compris qu'au long de mon existence futile, et si triste, à travers mes ambitions insatisfaites, tout mon effort désordonné, mes pauvres aventures vaniteuses, qui me laissaient un goût de néant, j'avais perpétuellement cherché... toi!... Oui, toi! Cette ineffable tendresse! Quelle chose étrange! L'amour de ma vie, mon seul amour, aura fleuri dans la solitude, dans la séparation... dans le dur paysage de la guerre!...

ÉDITH.

Il y a une de tes lettres, mon Louis... Elle est là, dans mon sac, avec les petites choses de toi qui ne me quittent jamais.... Elle est datée du neuf novembre... Vous cantonniez dans un village, dont le nom commençait par une O. J'ai cherché sur ma carte... j'ai hésité entre Oeren et Oudecapelle...

LOUIS

Oudecapelle, parfaitement, ma petite âme! Nous sortions de la bataille de l'Yser... Nous avions repris Ramscapelle à la baïonnette. . C'étaient mes débuts dans l'infanterie! Je me souviens même de la cuisine où je l'ai écrite, ma lettre.

ÉDITH.

Elle m'a éblouie ! Ce n'était qu'une petite lettre, pour me dire ta fatigue, mais si douce... Tu étais dans mes bras !... Jamais tu ne t'étais abandonné ainsi. J'ai entrevu le miracle... Et aussitôt, j'ai désespéré... J'ai pensé : « Comment échapperait-il ?... Je ne le reverrai pas celui qui me fait ce don trop merveilleux ! » *(Avec un timide sourire.)* Tu vois, j'ai douté de notre chance !

LOUIS, *qui ne sourit pas.*

Mon enfant !... *(Une pause.)* Redonne-moi l'enveloppe bleue.

ÉDITH.

La confession ? *(Il a fait signe que oui. Elle lui a rendu la lettre. Il l'a prise et déchirée en petits morceaux.* Oh ! Louis...

(Un silence.)

LOUIS, *d'une voix singulière, pressante.*

Édith, veux-tu que notre amour commence à Oudecapelle ?

ÉDITH, *qui voudrait encore sourire*

Commence...

LOUIS.

Je t'en prie !... Le veux-tu ?

ÉDITH, *surprise*.

Mais... oui...

LOUIS.

Avant, ce n'a pas été beau ! Quand tu t'es donnée à moi, j'ai méconnu ta confiance passionnée, ton cœur tendre et puissant, tous les trésors de ton silence... J'étais un autre homme, en ce temps-là. Ah ! que j'étais pauvre !... Il faut me promettre que jamais, jamais, ce passé, qui m'est en exécration... un épisode quelconque de ce passé, ne se mêlera dans ton souvenir aux jours glorieux qui ont suivi ! Tu me le promets ?

ÉDITH, *qui est angoissée.*

Oui... mais...

LOUIS.

Souviens-toi, Édith ! Avant ce n'était pas beau... Mais le beau est venu !... Le beau commence à Oudecapelle !

ÉDITH, *qui passe son mouchoir sur le visage de Louis.*

Louis, mais que puis-je craindre ? Nous serons

l'un près de l'autre !... Mon chéri, tu te tourmentes...

LOUIS

Édith... une nuit... une nuit en Lorraine, dans notre cagna, j'avais écouté longtemps mes deux camarades qui échangeaient des souvenirs... Oh ! de petites choses très banales... Mais chacune de leurs phrases commençaient par : ma femme. Et leurs yeux étaient si beaux !... Je me taisais. A la fin, je suis sorti. Il faisait une nuit pleine de brouillard... J'ai dépassé les fils de fer... Rien ne bougeait, ce soir-là. Et dans ce silence, dans cette solitude étranges, je t'ai vue ! Tu étais dans ton lit, assise, courbée, tu m'écrivais sur tes genoux... Parfois tu levais ton anxieux visage, plein de ma pensée... Je te voyais si bien, ma pauvre petite chose fidèle et palpitante ! Et, tout à coup, j'ai entendu ma voix qui disait tout haut : « Ma femme... » C'était la première fois !... Ma femme, ma femme !... Ah ! quel appel jailli des profondeurs de mon instinct vers cette intimité divine, vers tout ce que je n'ai pas connu ! Je suis resté jusqu'au matin, dans cette lugubre plaine, peuplée de vivants invisibles et de morts — avec toi.

Oui, toute la nuit, avec toi, ma femme... Toute cette nuit... la nuit de nos noces.

ÉDITH.

Louis, tu pleures... Pourquoi pleures-tu?... C'est la faiblesse? *(Et comme il secoue la tête.)* Si! Mais si! Tu t'es trop agité... la fièvre monte..

(Elle s'est levée.)

LOUIS.

Viens près de moi!

ÉDITH, *qui recule.*

Mon petit Louis, tu me regardes si tristement... Ton infirmière aussi m'a regardée avec pitié...

LOUIS.

Viens, ma petite.

ÉDITH.

Oh! j'ai trop peur... On me ment... Tout le monde ment! Moi aussi je mens, car j'ai peur depuis que je suis là!

LOUIS.

Viens.

ÉDITH, *s'approchant, joignant les mains dans une imploration infinie.*

Louis... non ?

LOUIS.

Édith, je vais mourir.

ÉDITH, *un cri.*

Oh ! non !

LOUIS.

Hélas...

ÉDITH.

Non, non !... Je t'aime ! Ne meurs pas !... Mon Louis, ne meurs pas ! Aimons-nous !

(Elle s'est abattue près du lit.)

LOUIS.

Écoute... Écoute-moi. Je m'en irai sans souffrir. Tout le bas a déjà cessé de vivre. On s'en va très, très doucement.

ÉDITH

Mais ce n'est pas vrai ! Tu ne vas pas mourir !

C'est impossible !... tu le crois, parce que tu es faible... tout faible...

LOUIS.

D'abord ma blessure ne paraissait pas dangereuse. Mais, ici, une hémorragie s'est produite... J'ai dit à Berger : « J'ai de graves dispositions à prendre. Parle-moi comme un homme à un homme. » Il a été très courageux... humain.

ÉDITH.

Je l'ai toujours su. Hier, je le savais, en dépliant le télégramme. Je le savais, le jour où tu m'as quittée !

LOUIS.

Mon Édith bien aimée, j'attends de toi un grand secours. Je me suis souvenu de quelque chose... quelque chose que tu as dit et qui m'angoisse horriblement !... Édith, jure-moi sur notre amour de ne pas me suivre dans la mort.

ÉDITH.

Quoi, tu m'imposerais de...

LOUIS.

Je te supplie et je t'ordonne de vivre.

ÉDITH.

Non, tu ne m'infligeras pas ce martyre !

LOUIS.

Édith, c'est ma volonté suprême ! L'idée de cet attentat possible contre la jeunesse et la grâce de ton être, m'a hanté. Écarte-la de mes derniers moments !

ÉDITH, *pouvant à peine parler.*

Mon Louis, c'est trop cruel ! Réfléchis... Tu me laisseras seule... toute seule sur cette terre... seule et sans âme !... On n'ose même pas regarder vers une pareille solitude !

LOUIS.

Ah ! ta petite voix me déchire... Cette vision, elle est venue tant de fois éprouver mon courage... cette vision de ta solitude, de tes pauvres yeux brûlés de larmes...

ÉDITH.

Eh bien! épargne ta petite. Pourquoi exiges-tu que je reste? Ni toi, ni moi, nous ne croyons!

LOUIS.

Tu te trompes, mon enfant. Je crois! Je crois que la vie est sacrée, mille et mille fois plus sacrée encore que ne l'ont faite les lois, les livres, les hommes! Je crois qu'il n'est pas une infamie et une honte comparables à celle de prendre la vie! Et je ne suis pas le seul combattant, le seul tueur qui rapportera cette profonde religion. Édith, apaise-moi, fais-moi ce serment solennel. Il faut m'aider à mourir!

ÉDITH, *s'est relevée, est allée prendre dans son petit sac un objet qu'elle retire de la ouate où il est enveloppé.*

Voilà... J'avais pu dérober, dans la pharmacie de mon hôpital, ces gouttes d'acide cyanhydrique...

LOUIS, *un mouvement d'horreur.*

Oh!

ÉDITH.

Quand ma pensée devenait trop noire, je tenais

ce petit flacon dans ma main, comme la délivrance certaine...

(Elle le jette dans la cheminée où il se brise.)

LOUIS.

Mets ta main sur mon front... Ta petite main si légère!... Répète mes paroles. Dis : « Je jure sur toi...

ÉDITH, *à travers ses larmes*

Je jure sur toi, mon bien-aimé...

LOUIS.

D'accepter la vie...

ÉDITH.

D'accepter la vie...

LOUIS.

Honnêtement, pleinement...

ÉDITH.

Honnêtement, pleinement...

LOUIS.

Comme le plus haut devoir! »

ÉDITH.

Comme le plus haut devoir.

(Un silence. Grelottante, brisée, elle s'est rassise sur la chaise misérable, près du lit.)

LOUIS.

Édith, mon Édith, retourne à ton foyer.

ÉDITH.

Oh !... Ne me laisseras-tu pas au moins la retraite et les larmes de celles qui ont tout perdu ?

LOUIS.

Retourne chez ton mari. Il t'a traitée avec noblesse.

ÉDITH.

Mais le droit de pleurer !...

LOUIS.

Sa douleur respectera ta douleur. Et ses pensées veilleront sur toi, mon enfant fragile. Rentre dans la maison d'André Cordelier.

DITH.

Tu seras obéi, mon cher aimé si tendre ! J'en prends l'engagement.

LOUIS

Ah ! tu me donnes un grand repos ! *(Elle tient la main de Louis. Un silence. On ne perçoit que les sanglots étouffés d'Édith, et une chanson, un air connu, qui entre par la fenêtre, vaguement.)* Tu entends ?... tu les entends, les blessés, les rescapés, les petits gars... les héros ? Ils chantent... Ils vont repartir et ils chantent. Écoute... c'est une chanson de Mayol... *(Un silence.)* Ces voix de soldats !... *(Un silence. Édith pleure désespérément. Louis, d'un tendre geste aveugle, attire la pauvre tête.)* Ne pleure pas, ma petite fille ! Personne ne meurt !... Entends, Édith, le chant de notre immortalité ! *(Un silence.)* Je ne t'ai jamais écrit certaines choses... c'est ennuyeux de parler de soi... mais je veux que tu saches pourquoi j'ai donné ma vie. Pendant la Marne... c'était le 8 septembre, au petit matin... un capitaine à qui je demandais la position de l'ennemi m'a répondu : « Les Boches, mais ils ont foutu le camp ! » Et moi, j'ai éclaté en sanglots. J'ai su plus tard tout ce que ces larmes apportaient de renouveau. A travers mes années d'oubli et

de fanure, ma jeunesse accourait, mes enthousiasmes... J'avais douté... j'avais tremblé que la nuit ne couvrît le monde! Et non... pas du tout!... elle brillait toujours, ma France... patrie capricieuse et tourmentée, mais patrie des patries, source des âmes, d'où la liberté et l'amour des hommes ont jailli par la terre entière!... Édith, il faut, il faut que la France soit victorieuse!... Son talon, qui a démoli les prisons du monde, une à une, anéantira le bagne monstreux de la Guerre, où deux cents millions de forçats innocents, hommes et femmes, pleurent et meurent! *(Il s'arrête essoufflé. Sourdement :)* Je suis tombé pour cela! *(Un silence. Plus bas :)* Oui, la guerre est horrible... Pourtant, elle a tiré du cœur humain autre chose que sa boue éternelle... des flammes, les plus hautes flammes! Mon adorée, ne maudis jamais mon sacrifice! Tout se tient... Sans ce grand élan, notre amour n'eût pas été.

ÉDITH, *redressée.*

Louis, tu es beau!... tu es beau et je te remercie! Tu me lègues une sublime raison d'exister. Comme tu as fait le don de toi, le don fraternel, je m'offrirai! Je serai la sœur de toute

souffrance, et d'abord de cette grande souffrance, là-bas, que j'ai créée, de ce grand cœur qui porte ma blessure... Je serai forte de ta présence, mon Louis, toujours, toujours, car tu vivras jusqu'au dernier battement du cœur de ton Édith !... Je te jure, mon amant... mon époux... mon soldat, que chaque jour, à chaque minute de mon temps sur la terre, tu seras glorifié et pleuré !...

(Elle s'est agenouillée à côté du lit. Ils se taisent.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DE SAUVAIGE.

MADAME DE SAUVAIGE.

Madame, il y a une heure...

ÉDITH, *tendant les mains.*

Par pitié!...

MADAME DE SAUVAIGE.

C'est le docteur Berger qui m'envoie... Vous reviendrez ce soir, après le pansement!

LOUIS, *d'une voix faible.*

Oui, mon amour, ce soir...

(Édith, trébuchante, se lève, met un baiser sur le front de Louis.)

MADAME DE SAUVAIGE, *qui s'était détournée, se rapproche d'Édith, et pleine de commisération*

Madame !...

ÉDITH, *aveuglée*

Mon petit sac...

MADAME DE SAUVAIGE.

Le voici ! *(Ayant pris le bras d'Édith, l'emmenant.)* Madame !... Madame...

ÉDITH, *arrivée au seuil, se retourne et dit d'une voix d'angoisse surhumaine.*

A ce soir, Louis ?

LOUIS, *dans un signe de tête.*

Oui.

BIBLIOTHECA

TABLE

Pages

Dédicace 8

Acte premier 9

Acte deuxième 99

Acte troisième. 181

PARIS
IMPRIMERIE GAMBART et Cie
52, avenue du Maine, 52

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui emprunte un volume
après la dernière date tinbrée
ci-dessous devra payer une
amende de dix sous, plus cinq
sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a b
on or before the last date stam
ed below there will be a fine
ten cents, and an extra cha
of five cents for each additi
day.

a39003 003496543b

CE PQ 2603
.E65E4 1917
COO BERNSTEIN, H ELEVATION.
ACC# 1230335